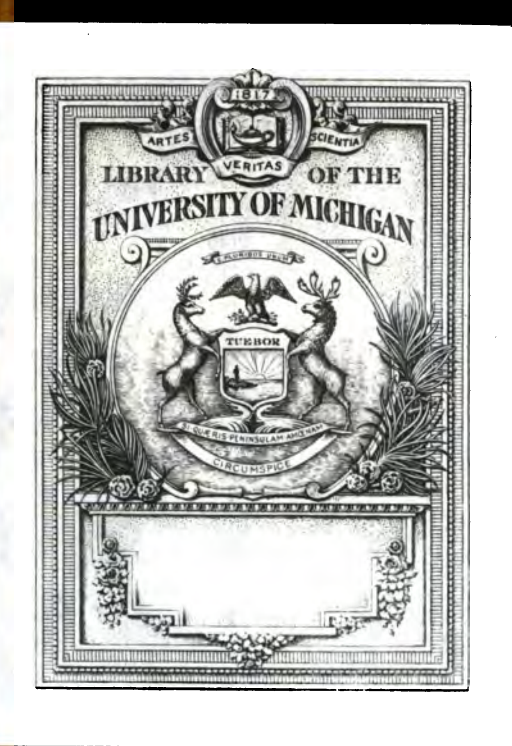


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Journal de Marie Lenéru



Marie LENÉRU

à 10 ans

JOURNAL

DE

MARIE LENÉRU

AVEC UNE

PREFACE

DE

FRANÇOIS DE CUREL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET DEUX PORTRAITS DE L'AUTEUR

TOME PREMIER



"MÉMOIRES D'ÉCRIVAINS ET D'ARTISTES"

Éditions G. CRÈS et Cie

PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : HUIT EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE TEINTÉ VAN GELDER ZONEN, DONT SIX HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS 1 ET 2 ET DE 3 A 8, ET CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL LAFUMA, DONT QUINZE HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 9 A 43 ET DE 44 A 58.

PRÉFACE

Marie Lenéru est née à Brest le 2 Juin 1875. Son père, entré dans la marine à 16 ans et décoré de la Légion d'honneur à 25 ans pour sa belle conduite pendant le siège de Paris, mourut en 1878 laissant une petite fille de deux ans.

Son grand-père maternel était l'amiral Dauriac qui mourut en 1878.

Au point de vue littéraire Marie n'héritait pas de tendances particulièrement accusées. Elle appartenait à une famille de marins, et c'est en contact intime avec la mer qu'elle vécut une radieuse enfance, dans une maison située sur le port de Brest. De sa fenêtre elle découvrait, au delà du grand port de guerre, toute la rade.

C'était une rieuse petite fille adorée de ses amies, et qui charmait les siens par son aimable caractère. Elle apprit à lire en quelques heures, mais ce brillant début

fut quelque peu trompeur ; car malgré sa facilité elle était paresseuse. D'ailleurs nous allons être admirablement renseignés sur ses qualités et ses défauts, en parcourant un journal qu'elle se mit à écrire vers l'âge de dix ans. En voici la première page, datée de Montpellier, 30 novembre 1886. J'en respecte les défaillances d'orthographe et l'indigence de la ponctuation :

« C'est maman qui m'a forcée à faire mon jour-
« nal car moi je n'aurais pas du tout envie ; c'est
« maman qui m'a achetée mon cahier en sorte que ça
« m'amuse réellement. Ce matin quand je me suis
« levée il me restait encore à préparer mes exercices
« de grammaire et à repasser mes leçons j'ai eu le
« temps de le faire quelque temps avant déjeuner je
« suis descendue me coiffer ou du moins me faire
« coiffer par maman, ensuite quand je suis remontée
« ça à été à la suite d'une discussion commencée
« hier à propos de longitude et de latitude nous
« avons finit par voir que nous étions tous d'accord
« sauf tante Alice. J'ai lu dans les Veillées du
« Château *Delphine ou l'heureuse guérison*, mais je
« ne l'ai pas encore fini puis nous sommes allés
« déjeuner, après maman m'a fait sortir avec Fernande
« acheter mon cahier et acheter une lampe qui nous
« éclaire en ce moment et même qui nous joue de
« très vilains tours... etc. »

Le compte rendu de cette première journée se termine par une décision calligraphiée en gros caractères :

« Je continuerai mon journal toute ma vie. »

Marie Lenéru est restée fidèle à son engagement, non sans avoir à lutter contre elle-même les premiers temps, car à la date du 13 décembre 1886 je note cette première phrase :

« Que ce journal m'assomme! Il me scie, mais absolument. »

Chose remarquable, la fillette était déjà préoccupée du côté moral de sa conduite. Je dis « déjà » car cette préoccupation du devoir envers Dieu, le prochain et soi-même fera plus tard le fond de toutes ses œuvres.

Sans cesse dans le journal d'enfant on relève des phrases comme celle-ci :

« ... Je n'ai pas bien fait ma prière car je dormais trop, je dois dire que cela m'arrive depuis quelques jours.

« Aujourd'hui en fait de promenade nous sommes allés à la foire, j'ai fait la gourmande (j'ai mangé deux gaufres et une tranche de coco) en plus j'ai menti à Fernande en lui disant que j'avais faim.

« Ce matin j'ai été parresseuse, maman m'avait dit de repasser mes leçons et je n'ai repassé que *ma leçon* de grammaire et ce qu'il y a de pis encore

c'est que quand je suis descendu pour me faîre coiffer j'ai dit à maman que je savais trés bien *toutes mes leçon* donc voilà parresse et mensonges, moi qui voulait tant être exemplaire, je commence bien ma journée, quand on pense qu'il n'est pas encore midi!

« Ce matin *je n'ai pas bien fait ma prière du tout*, du reste le matin je ne la fait pas trop bien, je crois que c'est parce que je n'ai pas tant *peur de mourir* que le soir. »

A la date du 24 décembre 1886 :

« Que je suis heureuse! *Je suis en état de grâce* depuis ce matin, *car je communirai ce soir à la messe de minuit ;* c'est en revenant de chez Rendall que nous sommes allées nous *confesser* maman, tante Alice, Fernande et moi ; d'abord j'ai été très effrayée d'y aller de si bonheur. Il était onze heures et je trouve qu'on avait bien trop de temps de commettre d'autres péchés, mais enfin malgré ce temps je crois que je ne me suis pas *encore* rendu coupable d'autres fautes.

« Je crois que j'ai eu la contrition parfaite, je serai si heureuse!

« Demain! que j'aurai de choses à dire. »

Possible, mais le journal n'en porte pas trace.

Du 1er février 1887 :

« Je n'ai qu'un tout petit bout de temps car nous

allons dîner, alors je commence vite. Je suis assez contente de moi aujourd'hui je n'ai pas perdu mon temps, seulement je crois avoir fait une ou deux petites craques assommantes qui viennent me gâcher toute ma journée.

« Hier j'ai lu dans Victor Hugo *Zaharie* en somme c'est son histoire ; son éducation à été faite par un prêtre qui lui enseignait *son à peu près* car comme il le dit car *toutes les religions sont des à peu près* et *qu'on brise l'esprit des enfants en la leur enseignant mais qu'heureusement il ne leur en restait pas toujours tant que cela preuvre Voltaire*, où a-t-il la tête ? eh bien est-ce que c'est la chose que Voltaire a fait de mieux ? est-il permis de penser comme cela, dans ses poésies il a bien recours à Dieu ! pourquoi blâme-t-il son culte, ce n'est pas non plus lui aussi ce qu'il fait de mieux, maintenant qu'il est mort il ne doit plus penser comme cela ! ah ça j'en ai bien la conviction. »

Le Dimanche 13 février, elle prend une grande résolution :

« Encore une nouvelle entreprise ! Espérons qu'elle réussira ! J'ai entrepris de faire un idéal de la vie que je tâcherai de suivre autant que possible mais je ne promet rien ».

Et maintenant, un peu de coquetterie :

« Oh ! que je suis contente ! que je suis contente !

Voilà que quand je suis rentrée maman me dit de remonter parce qu'elle a des choses à ramasser, moi, je remonte tout tranquillement, puis voilà que quand je viens faire mon journal je vois que maman a oublié une boîte sur la table je vais, je regarde, qu'est-ce que je vois? un ravissant onglier, mais ravissant, ravissant! aussi tout à l'heure je vais l'essayer et j'essayrai de tout, de la lime, du ciseaux, de la brosse et de la peau, plus tard, quand il y aura de la poudre, dans la boîte à poudre, je ne manquerai pas de m'en servir. »

Elle en est encore à s'étonner de peu :

« Madame L. G. est partie il y a quelques jours et nous a invitée à dîner pour quand nous passerons à Paris, tant mieux car elle est très aimable, mais elle est un peu drôle, par exemple elle appelle son gendre *monsieur* et lui l'appelle *madame*, puis elle a une horreur profonde pour l'embrassage ah quelle typesse! »

A présent, un petit drame :

« Je tiens aujourd'hui à écrire longuement, nous sommes allées au cours comme à l'ordinaire, c'est Marie qui nous y a conduit avec Carl, nous étions arrivées trop tôt mademoiselle n'y était pas, comme il fallait que Carl promène, Marie dit à Fernande : « Mademoiselle nous n'avons pas le temps d'attendre, madame m'a donné une lettre pour remettre à Mlle C...,

voulez-vous la lui donner » certaiment dit Fernande, mais voilà qu'elle reconnaît l'écriture de tonton et bien vite elle s'empresse d'ajouter : mais après tout Marie puisque maman vous a dit de la remettre vous même vous le ferez. D'où venait que Fernande changea si vite dès qu'elle reconnut l'écriture de son père, c'est que depuis longtemps tonton Lionel trouve qu'on nous donne trop à faire et qu'il a dit qu'il l'écrirait à mademoiselle C..., de sorte que toutes deux nous avons eu très peur en pensant à l'accueil qu'elle allait faire à cette lettre, sûrement elle va faire sa bouche, heureusement qu'elle l'a lue pendant la leçon de Monsieur Chab..., et que je ne l'ai pas vue le faire ; mais quel changement! voilà qu'elle a été charmante! une pluie de minette! ce qui ne lui arrive pas tous les jours et de plus j'ai décroché un 10 pour mes dattes, mais avec Mlle C.... cela ne pouvait pas se passer comme cela, nerveuse comme elle l'est et maman l'a bien vue ; en allant lui dire au revoir, elle avait une paltitation si forte qu'elle en était toute tremblante. Elle a répondu à tonton Lionel, je voudrais bien savoir ce qu'elle lui dit, pauvre Mlle C....

« La leçon de M. Chab.... a été très interressante. elle était sur Molière, mais ce que je trouve très triste c'est que ce pauvre Molière ait terminé sa vie comme pour rire, en jouant le malade imaginaire ;

c'est tout de même bien heureux qu'il soit français, car aucun pays ne peut lui opposer un rival ; il est universel comme disait un anglais (mais ça n'empêche pas qu'il est toujours bien français) ».

Le 17 *février* 1887, *l'idée de guerre fait une première apparition sous la plume du futur auteur de* « *la Paix* » :

« Un seul mot seulement avant de dîner ; la GUERRE ! on n'entend parler que de cela mon Dieu ! que ce soit franc au moins, si ça doit être guerre qu'on le sache qu'on le dise (que j'écris mal, aussi je suis si pressée) ; mais après tout je ne crois pas que l'on connaisse l'avenir sans cela cette bavarde presse aurait il y a longtemps crié cela sur les toits ; mais s'il y a la guerre et que je ne puisse servir qu'à faire de la charpie c'est cela qui ne m'irai pas, encore si je pouvait aller dans les ambulances ; maman y aurait été si je n'étais pas là, quelle scie PATRIOTIQUE ! comme les enfants sont gênants tout de même ! Mais maman pourrait bien m'y mettre avec elle voilà tous les avantages que ça aurait : 1° rendre beaucoup de services. 2° que maman pourra satisfaire l'envie qu'elle a d'y aller 3° et la mienne, de pouvoir servir à quelque chose 4° de m'habituer à voir du sang, à entendre *les détonations* et à ne pas servir à rien » les désavantages que ce serait très triste, il n'y en a pas d'autres ; il faut espérer cependant que la guerre ne viendra pas

nous troubler car combien de gens mourrait ! pourquoi vouloir toujours avoir tant de terrain que cela à quoi ça sert-il ? »

Nouveau scrupule de conscience, mais avec tendance aux accommodements :

« ... il m'a interrogé sur l'Avare c'était de la chance, j'ai eu 9 ; quand à mon histoire je me suis mise à la fin pour ne pas la réciter car je ne la savais pas très bien, j'ai fait la désolée et à vrai dire j'étais enchantée,

« Je crois qu'à part cette espèce de petit mensonge d'aujourd'hui, et j'en suis même sûr je n'ai pas menti depuis ma confession ah si pourtant, le jour même j'ai dit que j'avais écrit ma composition de style aussi serrée qu'une certaine chose que j'avais montrée à maman et pas du tout, je n'avais pas du tout écrit comme cela, mais quel besoin a-t-on de mentir, c'est assommant, à quoi ça me servait-il ? il faut absolument que je me corrige. Fernande qui croit ne pas même avoir exagéré depuis sa dernière confession ! à propos de confession ça me fait penser que je n'ai pas fait ma pénitence, aussi tout à l'heure vais-je la faire ».

Monseigneur qui devait lui donner la confirmation tombe malade. La cérémonie est remise au grand chagrin de Marie, et puis l'évêque meurt. Elle raconte ses derniers moments :

« M. le Curé nous a raconté la mort de monseigneur, il est mort comme un saint il n'a pas manqué une fois de dire la messe quoique malade et il l'a même dit le jour de sa mort : comme il sentait qu'il allait mourir il est allé dans une de ses salles de réception, revêtu de ses habits sacerdotaux on est venu en procession lui porter le viatique, il était entouré de beaucoup de prêtres et da personnes après leur avoir dit adieu il a pris sa croix l'a embrassé puis quelques instants après il rendit le dernier soupir. Il a eu sa connaissance jusqu'au bout cependant par moment il avait le délire et il ne faisait que parler de confirmat on.

Trouble enfantin et sagesse maternelle :

« J'ai eu bien peur Mercredi de ne pas avoir la contrition parfaite mais maman m'a dit que puisque je désirais beaucoup l'avoir et que je faisais tout ce que je pouvais pour l'avoir c'est que je l'avais alors cela m'a rassurée. »

Maintenant, nous voyons apparaître à son horizon littéraire une rivale :

« Je suis extrêmement paresseuse pour faire mon journal et aujourd'hui je ne cache pas qu'il m'assomme ce n'est pas comme Mlle Courb.... qui en trois mois avait écrit 1.500 pages. »

Le 27 juin 1887. *Marie nous livre le secret de sa ten-*

dance au mensonge, et il me semble qu'elle en donne une raison tellement louable chez un futur auteur dramatique, que ce n'est plus le moins du monde un défaut :

« Les péchés dont j'ai à me corriger sont : le mensonge, car quoique je trouve que je mente beaucoup moins je déguise souvent la vérité par exemple pour donner plus d'intérêt à une histoire que je raconte ; puis je ne suis pas toujours gentille pour mes amies et pour Henriette, mais en particulier pour Mathilde qui m'agasse, il y a des moments où j'ai envie de la claquer, ainsi avant-hier nous jouions à la corde je disais de la faire grande à cause de mon chapeau et la voilà qui s'amuse à donner des coups de poing dessus ; je ne fais pas non plus assez attention aux observations que maman me fais et c'est pourtant une des choses qui devraient m'aider à me corriger ; puis je trouve que je m'occupe de l'effet que je pense produire et je trouve que c'est peut-être mon plus gros péchés car il peut nous faire poser et il n'y a rien dont j'ai plus horreur que ça je devrais plutôt m'attacher à plaire au bon Dieu ; j'ai encore un autre défaut c'est que je ne fais pas assez attention dans mes prières et quand je suis à l'église. Voilà donc beaucoup de péchés et pourtant je ne suis pas encore bien vieille (Elle a 12 ans !) il faut absolument que je m'en corrige car dans un sermon de la retraite on

nous a dit que plus on allait plus les péchés s'agravaient. Mais ce qui est encore bien pis c'est que quand je vais me confesser je ne regrette pas assez tous tous ces péchés là aussi pour que j'aie la contrition parfaite dans la confession qui précèdera ma Confirmation je dirai tous les jours matins et soirs une dizaine de chapelet.

« Maintenant que j'ai vu tous mes défauts il faut que je vois les vertus qui leur sont opposées pour que je les pratique, car comme on nous l'a dit aussi pendant la retraite, il n'y a pas seulement des péchés d'actions mais il y a aussi des péchés d'omissions ; désormais je pratiquerai donc toutes les vertus que je pourrai mais particulièrement : la franchise, la charité, l'obéissance, la piété et la simplicité et je viendrai tous les jours à mon journal dire le résultat de mes bonnes résolutions. »

On voudrait connaître le titre de l'ouvrage dont Marie parle dans le passage suivant :

« Ma littérature est délicieuse aujourd'hui j'en ai appris l'introduction, le style est élégant, léger, nette et poétique il y a une description de la Grèce c'est quelque chose de ravissant. »

Plus loin elle raconte qu'on lui a distribué un rôle de Grande Duchesse dans une comédie dont le titre est :

« La journée de la princesse ». C'est un acheminement vers le théâtre !

S'amuser aux dépens du prochain n'empêche pas d'avoir bon cœur. L'historiette que voici le prouve :

« Hier j'ai bien ri ; j'ai été acheter des bonbons au vieux bonhomme, je lui demande de me donner des roses, il me donne des blancs, je lui répète non des roses alors il me met des violets, Henriette qui était là me souffle qu'il ne sait pas ses couleurs je pars d'un formidable éclat de rire le pauvre vieux me regarde et pour ne pas qu'il croit que ce soit de lui que je riais j'ai dit à Henriette : Veux-tu bien ne pas faire tant de grimaces. »

Marie ne semble pas encore très ferrée sur le calcul, car à la date du 2 juillet nous lisons ceci :

« Je vais à partir de maintenant m'occuper énormément de mes fleurs, hier j'ai trouvé mon pauvre rosier en proie à des milliers de petits pucerons j'en ai ôté pas mal mais Mme L... m'a dit qu'un seul puceron faisait 8 petits par jour, donc en admettant que j'en ai laissé 8 aujourd'hui il y en aura 56 par conséquent il faut que je recommence encore aujourd'hui la même histoire alors j'y vais. »

Elle prend le 5 juillet la résolution d'écrire un ouvrage d'imagination :

« Hier j'ai lu dans l'Enéide et un passage de pêcheurs

d'Islande j'ai trouvé cela très joli, justement en regardant l'Illustration anglais j'ai vu une image qui représentait de pauvres gens chassés de leur chaumière parce qu'ils ne pouvaient pas la payer et je me suis dit qu'il fallait que je fasse une histoire là-dessus (puisque j'ai la manie d'en faire) au lieu de faire toujours des avantures belliqueuses ; alors après mon journal je ferai le plan de mon histoire, je la soignerai le mieux que je pourrai car c'est un très joli sujet et et qui mérite d'être bien traité ; avant de commencer à m'y mettre, je ferai une petite prière au bon Dieu pour lui demander de m'inspirer et que je ne fasse trop mal mon livre. »

Le lendemain elle mit son projet à exécution :

« Enfin ! j'ai fait le canevas de mon histoire je trouve qu'elle sera très jolie aujourd'hui il s'agit de la commencer, c'est à mon avis la chose la plus difficile ; tous les lundis je prendrai l'habitude de corriger l'ouvrage que j'aurai sfait dans la semaine et j'espère que comme ça je réussirai à faire quelque chose de pas trop mal ; je dédierai mon histoire à Fernande.

La littérature ne la détourne pas complètement de la musique, car elle nous apprend qu'elle étudie au piano l'accompagnement de « Dites la jeune belle », et comme la musique adoucit les mœurs, elle trouve plus gentille cette Mathilde qu'elle avait naguère la tentation de

gifler et elle lui prête une histoire intitulée « La petite Duchesse ». Mon Dieu que l'imagination des enfants se développe dans un monde distingué !

Je rencontre à la date du 26 juillet une recette pour se bien conduire :

« ... Je suis bien disposée car je me suis fait une bague et je me suis dit que pour que je sois digne de porter cette bague là il faut que je mène une vie tout à fait exemplaire pourtant elle n'a rien d'extraordinaire c'est une simple bague blanc mat et rose mais à cause de l'importance que j'y ai attachée j'espère qu'elle m'aidera à être plus sage. »

« Je suis bien ennuyée car Fernande a pour la troisième fois la fièvre typhoïde et il paraît que le système nerveux s'en mêle, mais cette pauvre Fernande a du moins un grand plaisir c'est qu'elle a deux religieuses comme garde-malade et moi qui la connait je suis sûre que ça la fera peut-être moins malade. »

Cette prévision se réalisa, quelques jours après je lis que Fernande va beaucoup mieux.

Samedi 21 Août :

« Je dois avouer que si je suis venue faire mon journal c'est que maman m'y a obligée car je n'étais pas du tout disposée à le faire, je jouais au crocket, seule il est vrai, mais je m'amusais beaucoup et l'idée de le quitter ne me réjouissait guère ; enfin puisque

maintenant j'y suis, ce que j'ai de mieux à faire c'est de ne pas le bâcler.

« Nous sommes donc parties le mardi matin à 10 h. Alexandrine est venue nous conduire et tonton nous a rejoint à la gare. Mme de P.... et sa fille partait aussi, je crois qu'elles changaient de résidence car elles avaient six malles et trois ou quatre colis, le renouvellement du voyage de M. Périchon. Nous avons fait le trajet jusqu'à Kerhuon avec Mme et Mlle F... ; puis nous avons changés de train à Landernau, nous étions dans le même compartiment qu'un Monsieur et une dame qui bien des fois m'ont donné envie de rire ; ils faisaient un voyage d'agrément, pour visiter le pays, ils prenaient des notes et comme il n'y avait qu'un crayon ils s'en servaient chacun à leur tours. Le Monsieur était obez et la dame n'était pas à plaindre, en s'asseyant elle avait relevé sa robe presque jusqu'aux genoux en sorte que j'ai pu bien juger de son enbonpoint ; à un moment j'ai cru qu'ils allaient se disputer, malheureusement ils se sont tus, ça m'aurait tellement amuser de les entendre ! La dame comme son de voix et comme manière de porter la tête m'a un peu rappelé Mme B... mais en plus mal ; puis le Monsieur a mangé du pain et de la galantine truffée dans des petites assiettes de poupées et la dame une tarte aux mirabelles ; nous nous étions les mieux partagées nous avions emporté des gâteaux, des pêches et du raisin.

A Quimper il est monté un Monsieur tous parfumé et qui se peignait la moustache avec un peigne encore de poupées il était accompagné d'un soldat comme lui tiré à quatre épingles ils ont tout le temps causé armée et politique ; ce qui m'a fait les biens juger c'est qu'à Rosporden ils ont jetés de l'argent à un joueur de cornemuse, ils sont descendus à Quimperlé. Maintenant assez parlé des compagnons de voyages, parlons un peu de nous et de nos impressions. En quittant Brest j'avais emporté un jeu de taquin au quel j'ai joué mais sans réussir ; il ne faut pas oublier non plus de dire que j'avais un voile et que j'en étais très fière. La route a été délicieuse, d'abord la magnifique vue qu'on a sur la rade et ensuite l'intérieur des terres, les propriétés etc.,etc.; mais ce qui m'a le plus frappée ce sont les environs de Châteaulin c'est quelque chose de charmant ces petits coteaux tout verdoyants et cette jolie vallée où passe la rivière toute bordée de peupliers l'horizon était excessivement pur, ce que j'ai fait observer à maman qui m'a raconté que M. D... lui avait dit qu'aux environs de je ne sais plus quelle ville près de Nancy l'horizon est tellement clair que l'on voit d'un côté le soleil se jouer sur les vitraux de la cathédrale de Metz qui est à quinze lieues...»

Nous trouvons à la date du 25 septembre un passage vraiment révélateur :

« Comme je fais mon journal avec peu de régularité je devrais en être toute honteuse, je ne le suis pourtant pas, je ne prend pas mon journal assez au sérieux, cependant j'y met bien tout ce que je fais et tout ce que je pense, mais le rôle que j'ai à jouer dans la vie est si secondaire que je ne fais rien de bien important... c'est mal ce que je dis, car c'est me plaindre de la vie que je mène qui pourtant est une des plus heureuse que je connaisse et il ne tient qu'à moi de la rendre plus importante, ce que je dis ici n'est point de l'orgueil, cas si je désire avoir une vie plus importante ce n'est pas pour qu'on parle de moi, au contraire, mais c'est pour ne pas être un « inutile fardeau pour la terre. »

Les scrupules de conscience l'assiègent toujours, mais ils ne sont pas inexorables :

« J'irai demain avec maman et Henriette me confesser, ça m'ennuie même un peu parce que hier nous nous sommes un peu moqué du petit D... pas précisément moqué car Louise G... dit même que nous n'avons pas commis de péché, mais c'est égal j'aime mieux m'accuser. Je viens de faire mon examen de conscience et je suis désolée de voir que je retombe toujours dans les mêmes fautes, il est vrai que je la fait bien moins grande, par exemple quand je mens c'est en exagération ou en enjolivant un fait et ainsi pour tout, mais ce qu'il faudrait c'est m'en corriger

complètement. Eh bien je ne désespère pas ; surtout si je fais tous les jours un peu de lecture religieuse ; je voudrais bien que ce que disait un saint prêtre fut vrai : « Je répond du salut d'une enfant qui ferait tous les jours cinq minutes de méditation. »

Un peu plus loin, elle observe que c'est surtout sur la promenade qu'elle fait des péchés.

Faut-il pour cela éviter d'y aller ? Cas de conscience ! D'ailleurs le diable nous guette partout, car Marie témoigne peu d'empressement à se vêtir d'un manteau de peluche, parce que la peluche grossit et qu'elle désire paraître svelte. Coquetterie !

Le 27 Septembre le temps n'est pas beau ce qui lui épargne la tentation de se montrer en taille sur la promenade :

« En ce moment, il tombe une pluie torrentielle, si torrentielle que j'ai été obligée de laisser mes *plans* que je soignais, de rentrer mon bégonia et mon Pelargonium et de couvrir mes oiseaux. Je dois beaucoup remercier Dieu de cette bonne pluie (bon ! il faut que j'aille chercher des serpillères l'eau coule à *torrent* par les fenêtres) car sans elle je serais restée sur le balcon et je n'aurais pas fait mon journal.

« Heureusement, ce n'était qu'un grain, voilà la pluie finie, le nuage parti, le soleil nous inondant

de lumière, et le ciel, d'un indigo admirable. De la fenêtre où j'écris, on ne voit pas un seul nuage. Mon Dieu que votre ciel est beau ! Maintenant je vais découvrir mes oiseaux et sortir mes plantes, car il faut bien que tout le monde profite du beau temps que le bon Dieu nous envoie. »

Le 3 Octobre, Marie écrit :

« Au cathéchisme je suis placée entre Nanine et Louise. En face de nous il y a Mlle Lafaille et Mlle Lemoine qui habite en face de chez nous ; j'ai été même très ennuyée de l'y voir parcequ'autrefois je lui avais tiré la langue, mais j'espère qu'elle l'a oublié. »

Le jeudi 14 novembre, Marie nous annonce une grande résolution :

« Voici bientôt près d'un mois que j'ai pris une bien sérieuse décision : c'est celle d'entrer en religion ; Andrée et Henriette sont mes deux confidentes. Combien j'ai hâte (d'être) à l'été prochain pour pouvoir confier mon secret à Fernande qui sait comprendre. Mais ce que je désirerais bien vivement c'est qu'après avoir passé mes années de jeunesse dans un ordre de missionnaires, une fois arrivée à un âge où je ne pourrais plus rendre autant de services entrer en un cloître austère et me préparer à mourir en sainte. Si Dieu me trouvant assez bonne pouvait me descerner la palme

du martyr, mes plus grands vœux seraient exaucées... »

Cependant le bon sens maternel la plonge dans une grande perplexité, à en juger par le passage suivant :

« Maman à lu mon journal de jeudi je l'ai bien regretté parce qu'elle s'est moqué de moi, pourtant je n'ai pas du tout changé d'avis pour la question des ordres, mais j'ai complétement changé sur ma façon d'envisager la religion, tandis qu'avant me fiant à un peu de mérites pour gagner le Ciel, m'appuyant sur la grande miséricorde de Dieu, il me semblait qu'il était absolument impossible d'aller en enfer, maintenant j'ai compris qu'il fallait travailler, travailler et persévérer qu'il ne fallait pas se contenter du bien qu'il fallait mieux rechercher le mieux. Maman me disait l'autre jour que les femmes mariées avaient bien plus de mérites que les religieuses, je ne comprends pas cela! Comment, voilà des filles qui quittent leurs parents, leurs amis, tout ce qu'elles ont aimés, qui renoncent aux plaisirs, qui ne mènent qu'une vie de travail, qui font des chrétiens (1) dans tous les pays, qui travaillent sans relache pour la gloire de Dieu au péril même de leur vie! Je ne peux pas comprendre qu'une femme qui à son foyer, qui reste chez elle, se repose, si ses enfants lui donnent de la peine à élever elle en jouit plus tard! non je ne peux pas comprendre

(1) Les femmes mariées aussi (F. C.)

cela. Naturellement je ne parle pas des religieuses cloîtrées, elles ont tous les bonheurs et je trouve même dans plusieurs des entrées dans ces cloîtres une certaine nuance d'égoïsme et une certaine carmélite dont tante nous a parlée hier est à mon avis une lâche, une ingrate et une égoïste. »

Le 11 janvier 1888, Marie est désolée à en pleurer, car elle se découvre un autre défaut, lequel, à l'en croire, pourrait bien devenir un horrible vice :

« Il me semble que je suis orgueilleuse, je n'en suis pas bien sûre, mais chaque fois qu'on se moque un peu de moi, ça me blesse et je me sens prêtre à pleurer. »

En y réfléchissant elle aperçoit un autre point noir :
« Ah mon Dieu, plus je vais, plus je me trouve de défauts, j'ai peur d'être coquette. Oh c'est si laid ! »

Son admiration pour la vie religieuse ne préserve pas Marie de certaines désillusions :

« Hier j'ai vu au cours un moine de St-François d'Assise, il est déchaussé et décoiffé ; il ne m'a pas plu du tout oh ! mais du tout et j'espère que tous les moines ne sont pas comme lui. »

Plus loin elle observe qu'il fait bon avoir des amis haut placés :

« ... J'ai retrouvé mon livre ; j'en suis bien contente, c'est aussi que j'ai prié St-Antoine de Padoue, je me

demande ce que je pourrait faire pour le remercier il m'a déjà fait retrouver : une image à évangile, un cahier sur le quel j'avais copié des vers, un cahier improvisé avec des vers aussi, la bague que Gabrielle B... m'a donnée, ce livre, enfin je ne sais combien d'autres choses ; c'est très triste à dire, mais j'ai tellement de désordre, qu'il ne se passe pas un jour sans que je perdre quelque chose, je me demande comment je ferais si St-Antoine de Padoue n'existait pas. »

« Je sens que mon journal me fait beaucoup de bien, il aide à se connaître, ce qui est difficile, puis c'est très agréable, il vous semble qu'on cause avec son âme, puis quel bonheur de se rappeler toute sa vie ses moindres sentiments, de se rappeler soi, enfin, puis je vais entrer dans les plus belles années de ma vie, quand même celles de la jeunesse, mais d'une jeunesse qui sait jouir des réunions de la famille, de ces bons moments qui parfument toute une vie (je ne crois pas que ce soit poseur de dire cela, puisque personne ne le verra, excepté maman). »

Voici un passage qui nous apprend combien étaient pendables les tours que jouait à Marie son imagination :

« ... J'ai perdue ma journée en mentant oh mais en mentant bien fort, (bien sûr, Fernande, que de mettre cela dans mon journal sachant que tu le liras, suffira à ma pénitence) eh ! bien donc, j'ai dit que j'ai monté à

cheval et que j'ai une amazone, puis en racontant un tas de choses sur Pierre Loti (1) et sur son dîner, j'ai dit qu'il m'avait promis de me dédier un livre, que son fils était déguisé en ménestrel, (je ne sais seulement pas ce que c'est) puis j'ai eu l'air de connaître une certaine dame de Gif dont je n'ai vu le nom que dans l'Illustration et enfin bien d'autres choses. Je n'ai dit que ce qui me coûtait le plus, mais j'en ai dit bien d'autres. Mon Dieu! que c'est donc laid de mentir, mais c'est que c'est très difficile de dire la vérité, même dans son journal. »

Elle ne se tracasse cependant pas outre mesure, ainsi que le démontre ce passage :

« ... J'ai le grand malheur d'avoir une conscience scrupuleuse qui voit des péchés où je suis certaine qu'il n'y en a pas mais j'aime mieux les dire tout de même. »

Cette conscience ultra-scrupuleuse se dévoile une fois de plus dans les lignes qui suivent et nous montre en même temps combien une âme, aussi glorieuse d'un succès de jeu, devra plus tard se tendre vers la gloire :

« ... nous sommes allées toutes les quatre jouer au tonneau, et c'est moi qui ai gagné, mais je n'étais pas bien contente parce que je trouve que c'est trop

---

(1) Il était en relation avec la famille Lenéru.

difficile d'être charitable et humble quand il vous arrive des petits succès comme ça ... »

Le samedi 14 octobre 1888, elle écrit :

« Lorsque j'examine mes souvenirs et que je recherche les passages de ma vie, lesquels je voudrais tant faire repasser, il est un moment délicieux auquel je ne peux penser sans que mon cœur batte bien fort, ce moment, après ma première communion (ah ! ma pauvre chère 1ere Communion, tu es bien loin dans le temps, mais bien près dans mon cœur !) a été le plus doux de ma vie, par ce moment j'entends les 3 jours de ma retraite de Confirmation, Andrée me disait : Ah ! cette chère retraite, je ne puis y penser sans avoir envie de pleurer ! Eh bien voici bien des mois et en écrivant ces lignes qui me la rappelle, j'ai presque des larmes aux yeux. Jamais dans mes deux autres retraites, je n'avais tant d'empressement à me rendre à ces exercices, jamais je ne m'y était sentie si en famille ; notre prédicateur (esprit excessivement large) avait trouvé le chemin de tous les cœurs, très simple, un prêtre de campagne, il nous expliquait l'Evangile, si clairement, si nettement ; humble de cœur et d'esprit. Dieu lui avait donné l'intelligence des écritures et jamais après une instruction nous n'étions fatigués. Puis j'étais là entre Andrée et Gabrielle, j'avais finie par connaître plusieurs des enfants du cathéchisme et je me sentais

tellement rapprochée d'eux que je les aimais beaucoup et m'intéressais à eux bien plus qu'avant... »

Après un long silence, elle écrit, le 14 avril 1889, ces lignes dans lesquelles apparaît une première menace de la catastrophe :

« Dimanche des Rameaux. — Je ne suis point allée à la messe aujourd'hui, d'ailleurs voilà bien des dimanches que je n'y suis allée, parce que, ce que mon journal ne sait pas encore, c'est que mon rhume d'oreille commencé à la Grande Rivière a beaucoup augmenté et que maintenant je n'entends plus rien, aussi vais-je retourner à Paris consulter M. Boucheron (c'est le non de mon auriste) pour la 3e fois : de plus je viens d'avoir une petite maladie de la cornée, qui n'est pas encore tout à fait guérie et qui m'a rendu l'œuil très sensible et m'a longtemps enpêché de lire (je ne lis encore que très modérément) j'ai encore un gros rhume, un peu de névralgie (j'y suis sujette) Depuis un rhumatisme au genoux gauche, ils sont très raides, et je ne marche pas droit, je ne peux pas sortir sans donner le bras. Mes oreilles m'ennuient encore avec de gros bourdonnements. J'ai expliqué tout cela, quoique le journal soit plutôt un journal de l'âme, parce que je comprendrai mieux les dispositions dans lesquelles je suis. Aujourd'hui je suis d'assez mauvaise humeur (mais je crois que c'est en train de passer) je ne peux

guère faire de lecture de piété, les livres de messe étant écrits trop fins. Comme lecture édifiante, j'ai la correspondance du père Lacordaire et de Mme Swetchine (j'en parlerai plus loin). »

Le journal n'avance plus que par bonds très irréguliers. Nous sommes au 19 juin :

« 14 ans. Est-ce assez singulier, je n'ai pas écrit une seule fois mon caractère, le récit de ses actes ne suffit pas seul à se faire connaître, il faut aussi savoir quelle disposition vous a poussé à les accomplir ; me voici telle que je me connais en toute franchise : pas précisément orgueilleuse, je veux dire que je ne me préfère pas aux autres, mais cependant je suis très portée à m'élever au-dessus d'eux, au dessus de ceux que je n'aime pas et que je crois inférieurs à moi-même, généralement au dessus de tous ceux que je ne connais pas ; il me semble que c'est plutôt de la fierté très outrée, par conséquent approchant bien plus de la vanité que de l'orgueil parce que je préfèrerais être la dernière dans une société très choisie que la première dans n'importe laquelle ; chez moi c'est surtout l'orgueil de l'esprit, quand je me compare s'entend, car quand je m'examine je me dis que cet orgueil naît d'une intelligence médiocre et je ne me confie en rien dans mon intelligence dont je reconnais toute la fragilité ; quand je pense que si telle était la volonté de Dieu je

deviendrais aussi bête qu'une oie et précisément parce que je le serais je ne m'apercevrais pas avoir baissé. Quand à l'esprit je crois que je l'aime trop et que parfois je le rapproche de la moquerie; moi qui ne déteste rien plus que d'être moquée, ce n'est pas à cause de l'opinion particulière de la personne qui se moque de moi, les opinions particulières me sont assez indifférentes (à moins qu'elles ne viennent de personnes que j'aime et que j'estime) mais ce sont ces opinions privées qui font l'opinion générale ! Et je dois avouer que l'opinion générale m'occupe assez, je crains énormément le ridicule.

« Quand au jugement je crois en avoir, en voyant une personne pour la 1re fois je sais de suite son caractère ; mais je sais que le jugement se fausse si facilement et je subis tant les influences ! Ce n'est pas que je sois faible et que je renonce à mes opinions, mais c'est que je n'en ai pas encore et comme une fois qu'on en a je n'admets pas qu'on les abjure, avant de m'en faire j'attends à avoirplus de jugement et d'expérience, C'est la fidélité à ses sentiments et à ses convictions qui dans sa suprême extansion fait des martyrs !

« Je suis très loin d'être douce et pourtant mon naturel est plutôt doux mais depuis quelque temps je me suis fait sur la résistance des idées déplorables. Ainsi ces temps-ci, je lutte beaucoup avec maman pour ma toillette, ce n'est pas que je tienne énormément à être

bien habillée (quoique je m'en occupe un peu trop à mon avis) mais il me semble qu'à mon âge on peut disposer de plus de liberté en ce qui vous concerne.

« La sincérité et la charité sont moins difficiles ; ce n'est pas que je sois charitable et très très franche, en ce moment je n'énumère pas mes qualités mais mes dispositions ; ainsi il m'arrive des mensonges légers il est vrai mais fréquents. Quant à la charité j'en manque énormément extérieurement car intérieurement je n'en veux à personne et j'aime mon prochain, mais ce qui me semble en eux des ridicules ne m'échappe pas et j'ai toutes les peines du monde à ne pas le laisser voir : cela c'est un ridicule à moi.

« La paresse, le défaut que je méprise le plus et que je n'avais pas naturellement, est pourtant celui que j'ai le plus à combattre, peut-être à cause de ma surdité ce qui vous éteint pas mal et cependant la faute est loin d'être toute à mes oreilles, car j'ai mes jours. C'est une honte! surtout le temps que je mets à m'habiller, je flâne constamment.

« Je ne puis pas dire que je sois réellement gourmande, car la mortification sur les desserts ne me coûte guère ; c'est-à-dire qu'une fois que je suis résolue à m'en passer, je n'en ai nulle envie, mais je suis un certain temps à m'y décider et il ne faut pas croire que je me mortifie souvent ! Très rarement au contraire ! »

Les lignes qu'on vient de lire dans lesquelles on assiste à une tentative, rare chez un si jeune être, d'essor psychologique, n'évoquent-elles pas l'image d'un petit oiseau essayant ses ailes encore maladroites aux alentours de son nid ?

Voici, à la date du 20 Juin 1889, l'exposé d'une indifférence dans laquelle nous ne la verrons pas persévérer :

...Cependant, nous demeurerons toujours dans le cœur de ceux qui nous auront aimés. Il est vrai qu'eux, à leur tour passeront ; mais alors, que notre souvenir soit gardé ou non, ici bas, dans la mémoire des indifférents, qu'est-ce que cela nous importera ? Nous passerons du cœur dans la mémoire, de la mémoire dans l'oubli, et les cercles qui se seront formés au-dessus du gouffre qui nous aura engloutis seront remplacés par un calme plat.

Peu à peu le journal d'enfant nous achemine vers le journal de la jeune femme. Voici ce qu'elle écrit le 24 Juin 1889 :

Je lis avec énormément d'intérêt le récit d'une sœur : Oh ! la vie de famille, la vie de famille, avec ses joies même avec ses douleurs, comme je l'aime !

...Ce livre est très triste, c'est pour cela que je l'aime tant, mais j'aime ce qui est triste parce que c'est ce qui est vrai, et puis il faut que j'essaye de

décrire un de mes sentiments qu'il a encore avivé c'est-à-dire que j'aime la douleur ; j'en souffre et c'est justement pour cela que je l'aime car on ne souffre que lorsqu'on aime, et on n'est quelque chose qu'en aimant, et les souvenirs tristes me sont aussi chers, même plus, que les souvenirs joyeux.

....

O Fernande, ô maman, si vous me lisez pour me trouver un ami et un guide qui ressemble à Albert de la Ferronnays. C'est drôle, mais je meurs de frayeur d'être aveugle sur mon mari !

....

J'aime mieux ne pas m'appesantir sur la rapidité du temps, cela porte à la mélancolie ; je l'aime assez chez les autres, mais pas chez moi.

J'ai bien hâte de recevoir mes livres d'études ; mon esprit s'endort un peu. Pendant le mois que j'ai passé à Montpellier, il allait si bien ! Je n'ai pas le droit de laisser baisser mon intelligence.

....

Hier je me suis endormie tard, mais c'est que j'ai médité de la musique et que cela m'exalte et que je ne peux plus dormir. Autrefois dans mon lit je me faisais jouer des histoires, maintenant, je me chante en dedans mes airs préférés et je crois que cela me donne un peu de fièvre, mais cela m'est égal, c'est si agréable ! Voici surtout ceux que je médite :

l'Adieu, le Lac, de vieux airs du temps de Louis XIV, la Romance de Châteaubriand, et un air que j'ai peut-être inventé... puis « Guide au bord ta nacelle », d'abord parceque je l'aime beaucoup, et ensuite parceque la première fois que je l'ai entendue, maman et tante la fredonnaient pendant qu'un soir nous jouiions...

Quelques jours après elle ajoutait :

« Je viens de finir un livre intitulé « Nouveaux Anneaux de la chaîne de Marguerite ». Ce n'est pas tout à fait aussi joli que le commencement, mais cela ne m'a pas empêchée de dévorer les deux volumes en deux jours. Malheureusement... il y a un effleurement de guerre entre Français et Anglais. J'avais beau tâché de retourner les nationalités, c'est-à-dire me figurer que les May étaient Français, j'ai été sur le point de lâcher mon livre.
Pour la réalité je suis certainement plus tolérante, mais pas du tout pour les livres et quand je lis un roman anglais, pour moi, tous les Anglicans deviennent catholiques. Avec quelques restrictions en n'y regardant pas de trop près, cela peut aller.

Il pleut, je suis au bonheur. J'aime tant la pluie et le vent. Je trouve qu'on se sent vivre quand il pleut ou qu'il vente. »

A table d'hôte, dans le couvent des Augustines de la

rue de la Santé où elle loge pour se soigner, il arrive à Marie une petite aventure :

« Il faut que je raconte une de mes petites histoires intérieures, écoutez : il y a à table une très vieille demoiselle (Mlle X...) qui a une demoiselle de compagnie (Mlle P...) très laide de face, assez jolie de profil et très coquette de tous les côtés, qui ne lui laisse pas dire un mot, elle répond tout le temps à sa place, sourit aux amies de sa maîtresse d'un air protecteur, etc. etc. On comprend que je ne la porte pas dans mon cœur, aussi ai-je réfléchi que je répondais à son sourire comme si je l'aimais, j'ai trouvé que c'était hypocrite et je ne l'ai plus regardée, elle s'en est aperçue et maman m'a dit de recommencer à lui dire bonjour, c'était au déjeuner que je devais faire cet acte d'héroïsme, comme elle ne me souriait plus et que je ne voulais pas faire le premier pas, j'attendais, me promettant après déjeuner d'aller à elle et de lui dire d'un air assez singulier : « bonjour mademoiselle ! » heureusement la postulante a servi de trait d'union à nos regards, nous avons regardé en même temps quel plat elle portait et les deux nuages chargés d'électricité se rencontrant ont produit l'éclair ! »

A partir du 11 décembre l'écriture du journal change complètement. Les lettres ont un centimètre de haut, il y

a trois ou quatre mots par ligne. Marie vient d'être cinq mois sans pouvoir écrire, et cette opération lui reste terriblement difficile. On voit cependant que ni elle ni sa mère ne prennent au tragique la douloureuse épreuve. L'année 1890 arrive et avec elle la fin du cahier de souvenirs d'enfance.

Le journal d'enfant de Marie Lenéru s'arrête en Janvier 1890 et son journal de femme, celui que l'on va lire, commence en Septembre 1893. Trois ans et demi séparent la gamine de 14 ans de la jeune fille de 17 et quel abîme entre ces deux personnes !

Il n'est pas facile de suivre les étapes de cette évolution. Marie ne livrait d'elle-même que ce qu'il lui plaisait de laisser voir, beaucoup en surface et fort peu en profondeur. Il m'a été donné de parcourir de nombreuses lettres écrites à ses proches au cours de cette période de transformation, lettres remplies de tendresses limpides, d'impressions littéraires, de détails sur ses études que l'on devine conduites avec acharnement. Rien de tout cela ne donne idée de ce qu'elle écrivait pour elle-même. « Ce que cette lecture fut pour moi, me disait sa mère, on le comprendra ! Certes, je savais que ma fille devait souffrir plus qu'une autre à sa place. Mais à ce point-là ! Pouvais-je le supposer quand toute sa vie ne fut qu'un doux et constant sourire de vaillante gaîté qui voulait m'aider à supporter notre double épreuve et à rendre ma vie possible, heureuse presque. » Le principal événement

de cette époque semble avoir été un séjour à Lourdes dont pouvait sortir une guérison. Avant le départ voici comment elle s'exprime au sujet de cette tentative :

« Tu connais mes idées. J'irais à Lourdes toute ma vie sans être guérie que cela ne porterait pas ombre à ma foi en la Providence. Je n'y vais même pas pour tenter une épreuve. Je considère ces miracles (puisqu'ils sont historiques) comme un hommage rendu à la foi des humbles auquel je n'ai aucun droit. Tu vois donc que je peux y aller sans que la raison ait à me reprocher d'être en désaccord avec moi-même. On m'a dit que le site était d'une véritable beauté et que nous irions au Cirque de Gavarnie, n'est-ce pas suffisant pour vous consoler que le Ciel ne fasse pas pour vous un miracle ? »

Ah ! ne vous laissez pas prendre à cette impassibilité ! Je suis sûr que prosternée parmi les misérables qui rampent au seuil de la grotte sacrée, leurs yeux de fièvre implorant la Vierge au manteau bleu, Marie adressa la plus désespérée, la plus affolée de toutes les supplications. Mais elle ne se trompait pas en disant qu'il fallait, pour être exaucée, une humilité qui ne lui était pas donnée. Une femme qui, en se précipitant aux genoux de la Mère du Sauveur, se préoccupe d'être d'accord avec sa raison n'a pas la moindre chance de rien obtenir. Si Marie rapporta du voyage le souvenir du site

sublime de Gavarnie ce fut aux dépens des visions angéliques offertes à sa foi printanière.

Et maintenant, au sortir des pages enfantines, si nous pénétrons dans le journal de la grande personne, nous éprouvons l'horrible sensation qui guette Marie chaque matin à son réveil, lorsque la tête enfouie dans l'oreiller elle croit entendre les bruits de la maison de Brest : fracas de la rue de Siam, sifflets des canonnières, salves, et enfin le bonjour de la femme de chambre, alors ses paupières se soulèvent sur ses pauvres yeux presque aveugles et la désolation quotidienne recommence pour ce cerveau qui bouillonne à l'intérieur d'un marbre de statue. Contemplons Marie, prisonnière de son infirmité, se heurtant la tête contre les barreaux de sa cage. Sa religion, pendant les premières années, l'accompagne et la soutient encore un peu, mais si peu !...

« J'aurai beau prier, je ne pourrai plus être heureuse comme une autre... — L'isolement m'a conduite à la réflexion, la réflexion au doute, le doute à un besoin de Dieu plus sincère et plus intelligent...— J'ai l'âme religieuse, je suis dégoûtée de ceux qui ne vivent pas leur vie éternelle... — Trois dizaines de chapelet en marchant dans la prairie... Je ne crois pas à la banalité d'une prière, même orale. Elle vaut toujours l'intention qui la prononce... En le redisant toujours (le chapelet) on ne le répète jamais..... »

Plus tard l'esprit religieux seul semble persister :

« Je ne sais pas jusqu'à quel point je suis chrétienne. Je prie et n'espère pas. J'attends en vain et ne suis pas déçue. Mélange de scepticisme et de religion voulue. Indifférence peut-être ? »

N'ayant plus sa place marquée parmi les âmes croyantes, vers qui se tournera Marie ? Hélas ! rappelons-nous la mélancolie de Faust errant dans la campagne et les larmes qu'il verse lorsque des chants joyeux, passant par-dessus les remparts de la ville, viennent lui rappeler que son intelligence lui défend d'être heureux en compagnie des humbles. Les larmes de Faust sont, n'en doutez pas, celles qui ont mouillé les yeux de Goethe et si cet homme si beau, si fort et que tant de femmes ont adoré, a profondément ressenti l'isolement auquel le condamnait le développement insolite de sa pensée, quelle ne sera pas la désolation d'une Marie Lenéru derrière la double barrière de ses infirmités et de son talent déchaîné. Du fond de sa solitude elle nous le répète chaque fois qu'elle s'écrie : « Nous ne jouissons que des hommes, le reste n'est rien !... » Elle n'admet pas que son apparente sérénité nous trompe et nous savons, dès les premières pages, que la résignation, pour elle, n'est que le désespoir accepté. Elle est résignée parce que, pour une intelligence comme la sienne, les poses de révoltées dont four-

mille le romantisme, sont inélégantes et banales. Mais qu'elle est loin de s'immobiliser dans cette attitude. A tout instant l'angoisse intérieure se trahit et si parfois son sanglot s'éteint dans un sourire, toujours un sourire se termine en sanglot. L'instinct qui jamais n'abdique devant l'esprit et se montre d'autant plus impérieux que l'âme se vante d'être plus affranchie, l'instinct lui prodigue les troublantes images, parmi lesquelles la seule, dont elle nous convie à partager la contemplation, est noble :

« Je marcherais à côté d'un homme élégant et spirituel comme moi... Double rire, nos grandes tailles le secouant par le chemin comme un balancé de quadrille... *Ailleurs* : — Il est délicieux de passer en public avec un être, homme ou femme de votre race et de votre allure. C'est surtout dans la marche qu'on jouit de ces affinités... Bien en dehors de l'amour, le réseau sensuel des sympathies physiques nous emmaille, nous isole ou nous relie... *Et enfin* : — Je me représente l'amour comme une concordance exceptionnelle du mouvement, le miracle de l'étoile double. »

Mais de pareilles visions ne sauraient suffire aux exigences de son imagination. Elle voudrait tant de choses que l'argent seul pourrait les lui procurer : — La fortune, moitié du bonheur. Elle l'embellit telle-

ment! — Le mariage d'argent relève d'une esthétique plus relevée que le mariage d'amour. Il permet l'Italie, la musique, le cheval... et par-dessus de marché, l'amour. Tout ce qui est nécessaire au bonheur. Et encore l'amour l'est-il? Enfin elle en parle par acquit de conscience, et que ce ton dégagé sonne faux après la danse des deux étoiles! Plus loin Marie désire l'argent par-dessus tout, oui, même avant la santé. Il est vrai qu'elle avoue d'autre part :

« Oh! à présent, je n'ai plus rien de mon acceptation janséniste, je veux passionnément guérir... » *La raison elle nous la donne* : — J'aime la vie! j'aime prodigieusement la vie... Tout me grise en elle... Si je me rencontre dans une glace, je crois m'apporter une nouvelle mystérieuse et enivrante. Désormais, je le sens, la vie aura pour moi, jusqu'à la fin, les enchantements et les surprises d'une convalescence... »

Evidemment, le jour où elle écrivait les lignes qui précèdent, elle prenait la conscience définitive de son talent, dont elle prévoyait d'ailleurs depuis longtemps la vertu consolatrice lorsqu'elle écrivait :

« Je ne veux me sentir apaisée que par des succès... »

Elle va jusqu'à prétendre que le châtiment le plus décourageant que Dieu pourrait lui infliger serait de la

guérir, parce qu'après lui avoir ouvert toutes grandes les portes d'un monde supérieur, il l'obligerait à rétrograder vers la sortie. Pour la raison que si la souffrance ne rend pas meilleur, elle rend plus profond. Marie déclare qu'elle est attachée à son épreuve, ne regrette rien, qu'elle aime le moule où elle a été coulée. Toutefois elle se défend d'obéir à une vanité vulgaire, elle souhaite la gloire plutôt pour d'illustres sympathies que pour la renommée.

« Je veux, dit-elle, un talent qui soit moi, me distingue, me révèle à quelques uns, aux seuls qui comptent pour moi, un talent qui me complète, reçoive ma vie intime et l'amplifie, par lequel je puisse dépenser tout ce que j'ai d'ardeur de contemplation, de volonté au travail intense, un talent qui s'empare de mon temps et de mon spleen. »

Elle condense admirablement cet état d'esprit en une courte phrase :

« A la fin cela rend terriblement orgueilleux de se passer toujours de ses semblables !... »

Le talent, le génie sont des dons merveilleux, on en peut tirer de sublimes jouissances, par malheur la pensée se grave sur les traits en rides ineffaçables, la taille, trop longtemps penchée sur le papier, ne se redresse plus et voilà que la beauté proteste.

« La gloire, écrit Marie, n'embellit pas la femme et je ne veux pas la sacrifier... — J'aimerai toujours mieux être inimitable par la manière de porter une robe de Chever que par tout le talent et toute la laideur des Eliot et des Staël. »

Lorsque de pareilles opinions se présentent sous sa plume, gardez-vous de les tenir pour définitives et en voici la preuve :

« Il y a des jours, écrit-elle, où je ne veux plus rire jamais, où je veux perdre ma jolie tournure dégagée et en prendre une lamentable, où je voudrais faire peur. Ce doit être une consolation de savoir porter son deuil. »

Et de le faire porter aux autres, est-on tenté d'ajouter. C'est peut-être la seule fois que dans le journal de Marie s'exprime le désir qu'on la plaigne. Sa fierté la préservait de ce qu'elle considérait comme une faiblesse. Pourtant elle souhaitait que son journal fût un jour connu, puisqu'elle déclare :

« Je ne ferai rien pour que ceci soit publié, mais je veux que ce soit publiable... »

Elle y tient même beaucoup plus qu'elle ne s'en donne l'air, car en arrivant de voyage elle note ceci :

« On a perdu la caisse de mes cahiers, tout mon journal depuis dix ans, enfin dix ans d'existence,

goutte à goutte, mes dix années terribles à l'originalité desquelles la Providence s'est tant appliquée, goutte à goutte conservées d'une manière telle que je comptais là-dessus, sur ce pis-aller de testament, pour mourir avec un peu moins de rage. »

Traduisez : — Après moi, le journal sera là pour dire à mes admirateurs :

« Vous m'avez toujours vue souriante, jamais vous n'avez surpris en moi la moindre défaillance, et maintenant apprenez ce qu'il m'a fallu d'énergie pour ne pas vous crier ma détresse. »

C'est pour obéir à ce vœu suprême que la mère de Marie s'est décidée à publier ces pages non sans m'avoir avoué qu'elle avait déjà longuement hésité avant d'entreprendre la lecture de ces lignes mystérieuses dont elle ne soupçonnait pas le contenu. On le verra, il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un journal, c'est-à-dire de la notation, au jour le jour, des péripéties d'une existence; il se trouve pour cela bien trop de lacunes, des mois d'intervalle sur une même page, des années qui en remplissent à peine trois ou quatre. Marie disait qu'elle ne venait à ses cahiers que dans ses « migraines mentales ». Ces méditations pendant les heures noires, sont donc de touchantes invites à la plaindre adressées à ces hommes en dehors desquels le reste n'est rien. *Mais tout en ne marchandant pas*

notre pitié, ce que nous prodiguerons surtout, c'est notre admiration. Je n'hésite pas à prédire que le journal de Marie prendra une des premières places parmi les autobiographies célèbres. Sous sa plume les noms de Marie Bashkirtseff et d'Amiel reviennent trop souvent pour qu'on ne soit pas fondé à croire qu'elle se considérait comme une rivale à laquelle une comparaison avec eux ne pouvait porter ombrage. Quant à moi, devant Marie Lenéru soupirant après le Dieu de son enfance, et en même temps esclave du démon de l'orgueil, hantée par des visions d'amoureuse harmonie et succombant à de vulgaires envies de fortune et toilette, trop fière pour se laisser plaindre, trop malheureuse pour ne pas avoir soif de consolation, un jour coquette, le lendemain désireuse d'être laide, sourde aux voix humaines mais l'oreille tendue aux appels des instincts les plus opposés, je pense à Flaubert et à l'immense Tentation de Saint-Antoine.

Tandis qu'infiniment variées, les tentations passent et repassent, il en est une qui se cramponne à Marie et l'accompagnera jusqu'à son dernier soupir : celle de la gloire littéraire, et comme une tentation permanente se transforme vite en passion, Marie s'abandonne tout entière à la fureur d'écrire et, sans aller jusqu'à dire qu'elle en oubliera par moments ses rêves de gloire, je suis convaincu que la certitude même de ne jamais parvenir à la célébrité ne l'eût pas empêchée de se livrer éperdument au

travail. Cependant il est un point sur lequel le Journal *ne nous renseigne pas. A-t-elle jamais, au cours de son existence littéraire, rencontré les mois d'heureux oubli que la joie de créer procure aux artistes sincères ? Pour eux, il n'est pas de succès qui ne paraisse bien pâle auprès de l'anxiété joyeuse avec laquelle ils voient les êtres sortis de leur cerveau acquérir une vitalité plus ardente que celle des médiocres humains. Le génie méconnu n'est pas toujours à plaindre, car l'ivresse de créer a marqué pour lui l'heure du triomphe. A ne se fier qu'aux apparences, Marie n'aurait pas connu cette consolation; mais lorsqu'il s'agit d'âmes compliquées comme la sienne, que signifient les apparences ?*

Les Affranchis *sont le chef-d'œuvre de Marie Lenéru, en même temps que son premier ouvrage dramatique. Elle y fait entrer tellement d'elle-même, qu'on peut le considérer comme un splendide épanouissement du Journal. Les scrupules de conscience qui tourmentaient la fillette au seuil du confessionnal revivent avec le personnage d'Hélène Schlumberger. Comme il est naturel, ces préoccupations morales iront en s'atténuant dans les pièces qu'elle écrira plus tard.*

Les Affranchis *furent envoyés en 1908 à Catulle Mendès, par la poste, sans formalités préalables. Il lut très rapidement et par une dépêche enthousiaste fit venir Marie. Madame Mendès, partageant l'admiration de son mari, présenta le manuscrit au concours de la* Vie heu-

reuse. *Le prix fut accordé par acclamations, et il comporta la publication de l'œuvre par la maison Hachette.*

Madame Rachilde présenta la pièce à Antoine, mais ce n'est qu'en 1911, *sur l'instance de Gabriel Trarieux, qu'Antoine en prit connaissance et la fit immédiatement jouer à l'Odéon dont il était alors directeur. Le succès fut très vif. La débutante parvenait, pour son coup d'essai, à faire applaudir, pendant nombre de soirées, une pièce, dite d'idées, parce que, suivant son expression, « elle y avait mis quelque chose ».*

Vers cette époque j'ai connu Marie Lenéru. Elle avait une façon bourrue et joyeuse de se lancer dans la conversation, sans préambules, en personne dont les communications n'étaient pas faciles et qui évitait de se dépenser en mots inutiles. Elle déployait sur ses genoux la grande feuille de papier sur laquelle j'écrivais mes répliques. Redoutable épreuve! Donner la consécration de l'écriture aux lamentables improvisations d'un dialogue mondain. Elle répondait d'une voix sans timbre, parce qu'elle n'entendait pas ce qu'elle disait. Avec cela souriante et gaie, mais je n'ignorais pas que la gaieté la plus franche est loin d'être un signe infaillible de bonheur, de même qu'un charmant visage n'est pas l'indice assuré d'une belle âme.

La guerre fut pour Marie une catastrophe personnelle et le signal d'une transformation totale. Saisie d'une indicible horreur, elle ne songea plus qu'à la manifester

en oubliant sa propre infortune. Le Journal *perdit alors beaucoup de son intérêt, car ce ne sont pas des considérations générales sur les atrocités de la guerre, que personne d'ailleurs ne songe à contester, que l'on vient chercher dans ses pages.*

Pendant le bombardement de Paris, des raisons de famille obligèrent Marie et les siens à s'installer à Lorient. Ce fut avec un véritable désespoir qu'elle accepta l'obligation de s'éloigner. Elle allait, au contraire, au-devant de la mort. Elle tomba bientot malade d'une grippe infectieuse, et fut, dès les premiers jours, considérée comme perdue, mais sa jeunesse et l'amour de la vie, lui permirent de lutter longtemps. Au cours de sa longue agonie, les pieuses visions de son enfance se penchèrent sur son lit de douleur. Son journal nous a montré que sa foi s'était peu à peu éteinte, mais elle avait cependant conservé un grand respect pour une formation religieuse dont elle avait reçu tant de beauté morale. Souvent elle disait à sa mère que si elle avait des fils ou des filles, elle les ferait élever dans des maisons religieuses. Malgré son apparente indifférence, le dernier lien entre son âme et ses chères croyances d'autrefois n'était donc pas rompu. Aussi reçut-elle en bienfaiteur le prêtre qui lui apportait les consolations suprêmes. Elle répondit bravement aux prières de l'Extrême-Onction et rassura sa mère qui redoutait pour elle l'émotion d'un pareil moment. Pendant les jours qui suivirent un mieux sensible se manifesta

te rendit un peu d'espoir à ceux qui l'assistaient. Elle trouva encore la force de plaisanter avec le docteur Albert Michaud, un ami d'enfance, qui la soignait avec un admirable dévouement. Ensuite elle alla en s'affaiblissant, toujours souriante, sans un regret. Elle mourut le 23 septembre 1918.

Paris, le 19 Mars 1921.

François DE CUREL.

Journal de Marie Lenéru

Accoutume-toi, même aux choses que tu désespères d'accomplir.

MARC-AURÈLE.

Tu restes en deçà du possible. C'est que tu ne t'aimes pas toi-même. Que ceux qui aiment leurs métiers sèchent sur leurs ouvrages, oublient le pain et la nourriture ; mais toi, tu fais moins de cas de ta propre nature, que le ciseleur n'en fait de son art, le danseur de sa danse, l'avare de son argent, l'ambitieux de sa folle gloire.

ANNÉE 1893

Voilà trop longtemps que je suis vague et embrouillée dans mon for intérieur. Il faudrait sérieusement m'étudier pour savoir de quel côté faire tourner la barre.

Voilà cinq ans de vie intellectuelle, mon imagi-

nation a fait le tour des choses, mais j'ai laissé traîner toutes mes idées au point que je ne sais plus où j'en suis.

J'en souffre parce que je mène une vie qui m'est inférieure. Malgré mon horreur des journaux intimes, il m'arrivera de me permettre ces protestations contre moi-même, parce que c'est un stimulant.

Et puis, ne parlant plus, j'ai besoin d'être maîtresse de mon style, je le sens trop pauvre et il m'est trop insuffisant.

Mardi 5 septembre 93.

Rien de grand n'a été fait en ce monde avec de faibles convictions et Dieu semble avoir condamné toutes nos défaillances avec une parole : Homme de peu de foi !-

Il est évident qu'il faut savoir ce que l'on fait avant de jouer sa vie; j'ai assez de foi pour vivre comme tout le monde, mais pour faire ce que je veux faire, non.

J'ai dix-huit ans, j'ai tout souhaité, tout prévu, tout imaginé, tout attendu, le divin comme l'humain, le suprême beau moral dans l'ensemble de toutes les vanités. Mon programme d'enfant était la grande sainteté cloîtrée, mais *après l'abandon* d'un luxe royal.

Personne n'aura fait de ses ambitions fantastiques une machine d'un fonctionnement aussi régulier, aussi calme, aussi quotidien, aussi entêté.

Le comble de toutes les prospérités me semblait tellement indispensable à l'existence, que je n'en revenais pas de la facilité avec laquelle les hommes s'en passaient.

Brest, 8 décembre 93.

Il me faut réagir, me donner des preuves de mon existence. Je m'endors *dans une vie qui n'est pas la mienne*.

J'aurai beau faire, je ne pourrai plus être heureuse comme une autre. Les objets matériels me charment toujours, je parle du luxe de ma toilette, mais ils me dégoûtent quand ils m'ont pris une heure de ma vie intellectuelle et morale.

Ce n'est pas assez d'être fatiguée d'une épreuve inutile, d'un travail sans progrès, d'une volonté sans ressort et sans durée : *il faut vouloir*. Tout ce qu'on a voulu sur la terre, comme tout ce qui le sera jamais, sera accompli. Or, quelle est cette puissance, qui, ne dépendant que d'elle-même, se passe de toutes les autres ?

Il n'y a besoin de vouloir que ce qu'on ne désire

pas assez, et on ne peut vouloir que ce qui dépend de soi-même.

Vouloir, c'est vouloir quelque chose qui suppose l'effort, mais ce n'est pas vouloir que vouloir pour un temps, et ne pas vouloir tout ce qu'on peut.

ANNÉE 1894

Brest, janvier.

Il n'y a qu'un fléau : le découragement. Je ne pense pas seulement à la désespérance qui embrasse toute une vie, mais à ces lassitudes de tous les jours qui s'étendent à une période, à une heure. On ne désespère pas de l'ensemble, et pourtant, dans le détail, si l'on faisait la somme des moments sacrifiés, on approcherait bien du tout.

Celui qui, devant Dieu, peut sacrifier une seconde, a-t-il à se plaindre de la brièveté du temps? Allez, il est encore trop long pour vous!

Il y a quelques années j'étais remplie de courage ; mais, réellement, était-ce alors une épreuve? Je ne croyais pas à la durée, au temps, ce maître de toutes les énergies. Il y a eu une époque où je m'étonnais de sentir si peu le poids de l'épreuve, en y puisant une excitation qui approchait presque du contentement.

Mais aujourd'hui, j'abuse, nul à ma place n'éprouverait ce que j'éprouve de détresse et d'ennui, surtout d'ennui de tous les instants.

Et cela à la seule époque où il vaille la peine de vivre ! A l'époque dont le souvenir doit consoler du reste. Je n'aurai jamais d'autre jeunesse que celle-ci. Voilà ce que mon enfance a tant attendu : Quand je serai grande !

Je travaille trop et je m'ennuie. Je me suis rebutée à force de me refuser le temps de lire. Il me faudrait une heure environ par jour pour écrire et réfléchir. J'ai voulu trop monastiquement la règle. J'ai déshabitué mon esprit de faire un pas en liberté. Je me sentais bien plus vivante il y a trois ou quatre ans, quand je ne travaillais, ni ne lisais.

Il en est résulté que je ne sais plus ce que je veux et que je m'intéresse moins à ce que je fais.

Fouras, octobre 1894.

J'ai besoin de regarder tranquillement, non seulement l'épreuve actuelle, mais l'épreuve passée, ce fantôme que j'ai derrière moi. Je n'ai qu'un moyen : « me venger à mériter le bonheur du sort qui ne me le donne pas ».

Que ferai-je pour cela ? Dieu merci, j'ai assez de

foi pour espérer en avoir davantage. Aujourd'hui j'ai une «foi de provision» et mes inoubliables impressions d'enfance, mais il me faut une conviction qui me permette de vivre à la Ste-Thérèse. Il y a des revanches que le cloître seul peut donner. « Je méprise tout le reste, tout ce que les hommes croient être des biens et je consacre ma vie à le chercher... Pour ce que peut atteindre l'effort de ma raison, je suis résolu et j'ai le plus ardent désir de posséder le vrai, *non pas seulement par la foi*, mais encore par l'intelligence. » (ST AUGUSTIN.)

Brest, 29 novembre.

Je ne crois pas avoir été spécialement organisée pour le travail, j'avais tous les goûts contraires. L'étude cependant ne me sera jamais un pis aller, sans elle je ne serai que médiocre, et à cela je ne me résignerai pas. Car ce n'est pas au prix d'une vaine érudition que je troque ma jeunesse. Oh ! tout ou rien : le bonheur à plein bord, ou, s'il faut traîner des épreuves, faire comme sainte Thérèse, aller au-devant d'elles, n'avoir pas peur, les fixer, les méditer, les comprendre, les préférer, ne pouvoir plus s'en passer.

ANNÉE 1895

15 mars 1895.

Plus je vais, plus j'enfonce, pas de projets, pas d'avenir, et sentir sa vie s'en aller comme cela!...

Je ne voudrais pas ne plus souffrir, je voudrais n'avoir jamais souffert.

Je n'aime en toutes choses que les transcendances, les supériorités, et tout m'échappe.

Brutul, 2 juin 1895.

Vingt ans aujourd'hui. Mon Dieu... j'aurais tant de choses à dire, mais je ne veux rien demander. Je ne vois que vous seul, mon Dieu, au haut du long chemin que je vais parcourir.

Brutul, 18 juillet.

S'il s'agissait d'une souffrance morale, la mélancolie pourrait être distraite « par ces légers plaisirs qui font aimer la vie » ; je ne suis pas distrayable.

Qu'est-ce que la résignation ?

Le désespoir accepté.

Brutul.

Je crois qu'il ne faut pas se plaindre de trouver la vie longue ; c'est une mélancolie, mais ce n'est pas la pire. Pour que le temps semble long, il faut l'avoir *senti*, qu'il ait laissé une impression ; mais, quand on est pour ainsi dire immobilisé dans le temps, tous les moments se rapprochent et se confondent. On a besoin d'apprendre son calendrier par cœur pour s'assurer qu'on vit 24 heures par jour et 8 jours par semaine.

Cette dépréciation du temps mène loin ! Fernande disait qu'elle se trouvait vieille ; moi aussi, mais pas comme elle. Je me trouve vieille parce qu'entre la vieillesse et moi, je vois si peu de choses...

Tante H... accepte l'idée du néant, est-ce une force

ou une faiblesse ? « On ne souffre plus. » D'abord je déclare qu'on s'illusionne sur ce qu'on souffre. Et puis on ne vit pas pour ne pas souffrir, mais pour être heureux, heureux avec supériorité, avec superfétation.

ANNÉE 1896

Brest, 25 février 1896.

Je ne veux pas moins souffrir, je n'ai aucune raison d'être moins malheureuse. Je ne veux me sentir apaisée que par des succès, je ne veux pas m'habituer à la tristesse comme si j'étais née pour cela.

Je me résignerai le jour où j'aurai compris. Je me résignerai sans récriminations, sans regrets, sans mélancolie, avant cela pas de repos. Je n'accepterai jamais un mal sous prétexte que je ne peux pas l'empêcher. J'aime mieux continuer à remuer exprès tout le noir de la terre.

Ce n'est pas au malheur qu'il faut se résigner, afin de ne plus souffrir, il ne faut pas s'anesthésier, ne pas souffrir comme on dort, mais comme on marche et comme on mange.

1

Jeudi 4 juin.

J'ai eu vingt et un ans avant-hier et, bien que je n'y aie pas beaucoup d'entrain, je tiens à écrire cette date sur mon cahier et à faire un peu le bilan de ma situation présente.

Le comte de Maistre prétend qu'on n'a pas le droit de réclamer quand, en examinant ce qui vous reste, on peut répondre : Moi.

Mon âge m'étonne toujours, et quand je me persuade bien que j'ai vingt et un ans, l'impression est : Dieu merci, je n'en suis que là !

C'est que j'ai passé par de tels tourbillons que je ne sais plus au juste ce qu'il y a derrière. Oui, j'ai passé à travers un *blanck*. Je désespère d'arriver à définir cet éloignement de la vie. Physiquement, j'existe certainement plus pour les autres que pour moi. Ils me voient et m'entendent. C'est le plus horrible et c'est ce qui m'est arrivé à moi la petite fille si intacte, si curieuse et si à l'abri quand on parlait de ces phénomènes, les aveugles, les sourds, les muets. C'est le procédé de la mort : la séparation.

L'isolement m'a conduite à la réflexion, la réflexion au doute, le doute à un besoin de Dieu plus sincère et plus intelligent.

J'ai l'âme religieuse. Je me désintéresse de tout ce qui est mortel en moi, sans un raccourci d'effort. Je suis dégoûtée de ceux qui ne vivent pas leur vie éternelle. La religion est ce qu'il y a de plus fort. Dès ce monde, elle fait de nous des immortels. La mort, qui ne tue pas, n'est plus qu'un pont dans l'espace, un mouvement de la vie que rien n'interrompt.

J'ai réfléchi trop tôt sur la vie normale ; elle me serait impossible, et je n'ai pas un regret pour la prédestination qui m'a *captée*, ne m'a pas laissée engager dans la voie commune.

Si Dieu m'accorde ce que je lui demande, je n'aurai pas un regret pour ce qui est passé.

Brutul, 17 juin.

Epargnez-moi, mon Dieu, quand je paraîtrai devant vous et que je vous comprendrai enfin, de sentir que je n'ai pas fait tout ce que je pouvais pour vous.

J'ai réglé comme j'ai pu l'emploi de mon temps, car il me faut des subterfuges pour me rendre les journées possibles : je me réveille tous les jours plus découragée. Je n'y fais pas trop attention, mais en regardant en arrière, je vois bien qu'il y a du chemin de fait. Chaque jour emporte sa parcelle d'espérance, et

cela doit être ainsi. Rien d'imaginaire dans mon cas.

Je pourrai être triste jusqu'à la mort, mais je ne serai jamais pessimiste. Les malheurs ne seraient pas si sensibles, si ce qu'ils suppriment ne valait rien.

Les misères de ce monde révèlent Dieu plus qu'elles ne le nient. Est-ce que la nature aurait cette justesse de visée, cette volonté d'intention, cette suite dans les idées ? Oui, on peut dire tout cela... oratoirement.

15 août.

Oh ! mes idées de morale aussi sont indépendantes, ce n'est pas la charité qui se charge de nous développer le sens critique...

Indépendant ? Il nous faut le courage de l'être puisqu'on nous veut sincère.

Vouloir tout ce qu'on fait, savoir tout ce qu'on veut. Mais les indépendants dégoûtent de l'indépendance. Je suis trop intelligente pour être jamais « une révoltée ». Ah ! ces consciences romantiques, séduites par l'étiquette et fières de « se révolter » avec une banalité écœurante.

Brest, 4 novembre 1896.

« Ne désire rien pour toi-même, ne cherche rien, ne te trouble pas et n'envie rien à personne. L'avenir doit te rester inconnu, mais il faut que cet avenir te trouve prêt à tout. »

« On s'imagine presque toujours que tout est perdu quand on est jeté hors du chemin battu ; c'est seulement alors qu'apparaissent le vrai et le bon. Tant que dure la vie, le bonheur existe. » (La Guerre et la Paix.)

Où j'en suis? Deux voies : découragement et scepticisme absolus, — foi et vocation passionnée pour tout ce qui arrive. « Personne ne me prend ma vie, je la donne librement. » Avancée assez loin sur la première voie, elle m'a assez ôté et n'a plus je crois rien à m'apprendre. Après tout je veux vivre, trouver au moins un spécieux prétexte à une activité nécessaire.

Voici mes intentions :

Pouvoir me rendre cette justice que je n'ai pas négligé le moindre lumignon dans mes ténèbres.

« Mettre de la sincérité dans mon âme » si nécessaire et si difficile que, pour arriver à ce grand calme, je dois « faire abstraction » de la vie.

Décider que l'existence n'a pas commencé pour moi, libérale part du feu. Je suis dans un lieu indéterminé de l'espace où le temps n'est mesuré qu'au mouvement de la pensée, de la vie intérieure qui s'accroît exactement de ce qu'elle dépense. Cette situation durera autant que j'en aurai besoin pour prendre une décision morale. Alors *facta erit lux* et la terre commencera.

Donc, une résignation provisoire.

D'ailleurs loin d'être un vain mot, car si le chemin

mental que je vais parcourir ne s'ouvre qu'au prix où je l'achète, je déclare que j'ai choisi.

Considérer comme insignifiant tout ce qui est inévitable. Mettre toute la distance possible entre ce qui arrive et moi.

Je suis morte et j'assiste au revoir des choses après des siècles de tombeau.

Samedi 28 novembre.

Porter tout son être à son plus haut degré de perfection, et faire l'expérience en soi de ce que la volonté humaine peut obtenir. Pourquoi laisse-t-on ce programme aux Saints ?

Mon seul frein sera une extrême attention à me développer *également dans tous les sens.*

Il y a des saints, des philosophes, des lettrés, des savants, des mondains, des artistes. Dans la vie je ne choisis pas, j'ai besoin de toutes ses ressources. J'expérimenterai tout et veux même bien, et désire même, avoir fait ou faire encore des expériences désagréables, pourvu que je ne sois pas trop retenue dans la même.

Si le moment vient de rompre l'équilibre, ce sera en connaissance de cause.

ANNÉE 1897

Jeudi 21 janvier.

C'est une prière écrite que je veux vous faire, mon Dieu ! J'ai essayé de lire, mais rien ne me correspond.

Si vous êtes ce que ma religion m'a appris que vous étiez, vous me donnerez cette vie que je cherche avec tant de travail. Si vous êtes un autre Dieu, écoutez-moi quand même, car je suis résolue à toutes les extrémités et cela fait les bons instruments.

Mais c'est de vous, mon Dieu que je connais, que je voudrais être entendue. Je n'ai pas de vertus et pas trop de foi. Seulement je suis martyrisée et ce que cela rend brave !

Je veux vivre, mon Dieu ! Et chaque journée qui passe, une ombre plus violette sur mon âme, je la considère comme un renouvellement du pacte qui nous lie, par lequel vous m'avez prise à l'enfance, à la jeu-

nesse, au bonheur et en vertu duquel vous ne pouvez plus me traiter ni en enfant, ni en femme, ni même en créature ordinaire, puisque rien sur la terre n'est fait pour moi.

Car c'est bien l'épreuve absolue, celle qui rompt tous les liens d'une destinée avec le passé et l'avenir, qui altère tout, qui sépare de tout, la plus grande isolatrice après, peut-être même avant la mort.

Eh bien, mon Dieu, qui savez tout cela, qui savez avec quel dégoût je marche à cet avenir auquel je ne peux penser sans ressentir une chute au dedans de mon âme, sans éprouver physiquement le désespoir, accordez-moi, peut-être pas la seule chose que je désire, mais la seule que je veuille vous demander, accordez-moi l'intelligence de ce que vous me voulez !

Et je vous promets au moins, quels que soient mes désappointements, mes lassitudes, mes efforts perdus, l'absolu désintéressement pour ce qu'il ne m'aura pas fallu, la complète insouciance finale pour ce qui ne devait pas être moi.

Samedi 27 février.

Ecrire peu et vivre peu, identique pour moi.

J'ai beau faire, je m'y prends mal. Ce perpétuel raidissement amène des réactions atroces. Je dépense

énormément de volonté pour peu de choses. Ce travail revolvant toujours sur moi me harcèle et me dégoûte..

Mardi 4 mai.

J'ai certainement pensé à écrire, c'est le premier mouvement de ceux qui ont vécu un peu plus vite et un peu autrement que les autres. Et c'est faire quelque chose ! Quand les circonstances nous ont donné une certaine rage de volonté, on s'en trouve singulièrement embarrassé !

Le travail ardent, implacable, aurait alors sa raison d'être, les résultats s'étendraient. Puis enfin la jouissance esthétique, vouloir toujours plus parfaite, plus sincère, forte et souple la langue qui traduit votre substance ; il y a là quelque chose. .

Mais j'ai rêvé plus. Une pareille carrière n'est déjà plus assez sérieuse pour moi.

Mercredi 2 juin 1897.

J'ai vingt-deux ans.

Dimanche 20 juin.

J'adore la bonté et je ne suis pas bonne, parce que dans mon indépendance et mon perpétuel an-

tipanurgisme, je méprise les preuves un peu banales qu'on a l'habitude d'en donner. Pourtant je suis meilleure que je ne le parais avec mon imperturbable critique, et quand je vois de bonnes âmes indulgentes par banalité ou respect humain, je leur en veux d'être meilleures que je n'en ai l'air dans ma dédaigneuse inhostilité.

Il faut en revenir au système de Ste Thérèse, si facile et simple, ayant au moins le mérite de l'édification : Ne dire jamais le moindre mal de personne.

1897. Brutul, 23 juillet.

Trois dizaines de chapelet en marchant dans la prairie, j'ai de la peine à aller plus loin. Si je pouvais prier autrement je ne m'y appliquerais pas. Pourtant je ne crois pas à la banalité d'une prière, même orale. Elle vaut toujours l'intention qui la prononce.

Le chapelet est, pour moi, un acte de foi et de volonté. Je ne veux pas que ma prière soit à la merci de mes impressions intellectuelles.

Les mots, même qu'on oublie, maintiennent l'âme en état de prière, font vraiment fil conducteur. Puis cette reprise constante des mêmes paroles donne, très fortement et comme physiquement, l'impression de la prière. On s'entend supplier.

« Machine à prier » qui, tout en dirigeant l'intention lui laisse une liberté plus grande que les prières plus spéciales : l'acte d'abandon de Bossuet, St Thomas d'Aquin au Saint-Sacrement, Pascal pour la maladie.

Bien que je ne l'aime guère, le chapelet peut être plus personnel et méditatif. « En le redisant toujours, on ne le répète jamais. »

Brest, 27 septembre.

Si peu qu'on se rapproche de Dieu, un souffle de forte vie morale passe en nous. Tout semble possible, tout supportable. Albert de la Ferronays avait raison, « les habitudes agissent sur nous plus que tous les principes. »

Les habitudes qui moulent notre vie, ne doivent pas être à la merci de nos vicissitudes intellectuelles. Il faut agir comme on voudrait penser, comme on voudrait sentir. C'est une manière de jeter dans la balance son épée et son bouclier.

A ces messes de semaine, plus matinales que les autres et seules vraiment religieuses, je sens venir une acceptation plus libre et plus claire. Je demande le respect de mon épreuve, la porter comme un habit religieux qu'on craint de souiller par tout ce qui est

trop vain. Dieu ne m'a pas consultée, il n'a pas attendu le oui de mes vœux, il a fait de moi une carmélite, dans toute la rigueur de la clôture et du silence. Que l'esprit de Ste Thérèse me soit donné !

Je me défends encore et je me défendrai longtemps. Que Dieu daigne m'entendre ; je voudrais que tout fût si profond et sûr chez moi...

Les médiocres bonheurs, les médiocres vertus me dégoûtent, mais ce ne sont pas ces inoffensives tentatives qu'on doit se proposer. Une alternative, pour être sérieuse, doit présenter deux partis dignes de se balancer. Qui abandonne le monde, parce qu'il n'a rien su y voir d'attirant, ne connaît pas la valeur de l'indépendance du choix libre.

Ce qu'il faut savoir, ce dont il faut être sûre, c'est : telle situation imaginée, telles circonstances réunies, aussi exceptionnelles que vous le voudrez, mais pourtant *rêvables*, votre choix ne bronchera-t-il pas ?

Tant qu'on n'est pas sûr de sa réponse à cela, il y a des chances pour que le sacrifice soit un rebut de nécessité. Tant qu'on ne s'est pas mis en présence de la tentation à son plus haut degré, ce n'est pas « le monde » qu'on sacrifie, mais la mesure, dans laquelle il s'est offert, qu'on dédaigne.

La belle chose d'abandonner pour Dieu son avenir probable ! la belle chose de faire bon marché de ce

qu'on a !. Ce n'est pas au rabais que je veux acquérir mon immortalité et je rougirais qu'un autre, fût-ce un empereur qui abdique, se soit montré plus bel acheteur que moi.

Dimanche 24 octobre.

Depuis quelque temps une chose me frappe : Il y a bien des types de beauté morale, il y en a de plus fascinateurs que l'idéal chrétien. J'ai toujours aimé la violence, et l'orgueil est une loi de l'esthétique. Eh bien, Jésus-Christ s'y connaissait mieux. Je n'ai jamais été émue aux larmes, je n'ai souffert de mon infériorité qu'en présence des vertus chrétiennes. Il y a là un degré suprême de sincérité, la simplification de la mort.

L'être, qui doit mourir dans les humiliations de l'agonie, est toujours un peu ridicule à manquer d'attitude chrétienne. Cette douceur et cette humilité, qui ne m'enthousiasment pas, sont inséparables du grand sérieux de l'abnégation.

En lisant, je n'ai jamais pleuré que d'enthousiasme, une fois pour l'entrée de la grande armée à Berlin — l'auteur n'avait aucun talent — une autre, pour une lettre de l'abbé Perreyve, tout ému de sa première confession, de l'hommage et de l'exemple de son

pénitent, il venait de confesser le Père Lacordaire ! Je suis allée m'appuyer à la cheminée pour mieux sangloter. Pourquoi ? j'avais quinze ans. Tant d'autres, plus pieux que moi, n'auront pas été émus de ce passage... O vérité chrétienne !

Le Père Lacordaire ! Cette parole et cette vie.. c'est grâce à leur éloquence que j'ai aimé souffrir à l'heure où il le fallait.

ANNÉE 1898

10 janvier 1898.

Une autre année. Si Dieu le veut encore, je la lui abandonne de toute la sincérité dont je suis capable.

Ce n'est pas pour me faire plus résignée que je ne le suis. *Je ne veux pas être résignée.* Je me sacrifierai peut-être un jour, je ne me résignerai jamais. Je ne peux pas rester passive, même avec la souffrance.

La vie d'une femme heureuse est manquée pour moi. Il faut m'en inventer une autre dans laquelle ces affreuses années puissent garder une place. Puisque j'ai tant marché, gardons au moins la route où nous avons de l'avance.

Lundi 17 mars 98.

Allée à la grande rivière en coupé avec maman. Il faisait bleu sur rade et magnifiquement froid.

Rentrée, lu, à la lumière dorée des stores, la vie de Nathalie Narishkine. Pendant dix années, au séminaire de la rue du Bac, elle écrivit, dans toutes les langues, à leurs religieuses du monde entier, et quand son beau-frère, l'amiral autrichien, se mit à promener les escadres de son pays, il découvrit que tout autour du monde on connaissait la sœur Nathalie : une charge de cardinal-secrétaire d'Etat. Elle eut une amie religieuse à Vienne, elles avaient fait le sacrifice de ne jamais chercher à se revoir, quand un hasard les réunit de chaque côté de la grille ; l'une pleurait, l'autre riait. « S'il y a peu d'amour sur la terre, c'est moins parce que les cœurs refusent d'aimer que parce que la plupart des humains refusent de mériter l'amour. » (Père GRATRY.)

9 mars.

Le châtiment le plus décourageant que Dieu pourrait m'infliger serait de me guérir aujourd'hui. Le seul témoignage que je puisse me rendre, c'est que, dans les moments de plus grande fatigue, quelque chose m'a toujours tenue attachée à cette épreuve et, m'eût-on offert le moyen d'en être délivrée sur-le-champ, j'aurais beaucoup réfléchi avant d'accepter.

Dieu m'a ouvert, toutes grandes, les portes du monde

intelligible et supérieur jusqu'où me suis-je aventurée?

Vendredi 18 mars.

Toutes mes heures de lassitude et d'anéantissement, le travail qui dégoûte, la fatigue de la règle, l'isolement, l'ennui, me rappeler que tout cela fait partie de mon programme. « Ces acceptations ne sont pas de vaines phrases. Dieu nous prend au mot ». N'ai-je pas moi-même voulu sentir dans tous ses détails, « dans toutes ses circonstances et ses dépendances » ce qui devait m'éprouver? ...

Vendredi-Saint.

Nous sommes légers, même à notre malheur, pour peu qu'il dure. Ce n'est qu'en souffrant toute notre souffrance que nous nous décidons enfin à chercher un remède à sa taille et que nous nous sentons frustrés par tout le reste. Malheur aux consolés!

Nous sommes tellement vivaces pour ce monde, nous nous raccrochons tellement à toutes ses branches qu'il nous faut apprendre le désespoir comme le détachement.

18 avril.

Je suis faite pour l'orgueil de Platon et pas pour celui de Diogène, et cependant, toujours dans la voie chrétienne, j'ai été retenue par l'intransigeance de tout ou rien. Au début, la supériorité de la Sainte Vierge me désenthousiasmait de la perfection. Je copiais, pour les avoir sous les yeux, les passages stimulants. « Dieu mène les âmes, avec des grâces différentes, à une égale perfection » — « s'il se trouvait dans ces temps-ci, des âmes qui eussent pour moi plus d'amour que les saints des siècles passés, je leur accorderais des grâces plus grandes. » Pourtant j'étais assez perspicace pour voir que je faisais fausse route.

Mon Dieu vous détesteriez la perfection si elle ne nous occupait que de nous-mêmes. Son seul but est de nous faire les mouvements libres pour aller à Vous.

23 avril.

Lu Eugénie de Guérin, elle doit tout à son développement contemplatif, même je crois, le grand amour pour Maurice. Mais sa quenouille ! affectation et inutilité ! triste symbole du peu qu'on attend

des femmes. Que ne lui a-t-on commandé l'étude au nom de Dieu ? Elle a raison « il y avait quelque chose là » et pourtant le *Journal* coule pauvrement.

Une chose me frappe chez elle. Je l'ai rencontrée ailleurs et je ne comprends pas : c'est que rencontrant un bonheur vertueux on s'y installe, et se fasse une vertu de son bonheur. Je n'aimerai jamais les heureux, fût-ce par vertu. Il faut être malheureux jusqu'à un certain point.

Jeudi 5 mai.

J'écris dans mes mauvais moments quand, à tout prix, il faut réagir. Alors, je prends mon élan, j'ai besoin de dater, de voir quelque part la trace de tout cet invisible travail qui est ma vie et qui passe si enfoui, si inexprimé que j'en ai des vertiges de solitude.

Dieu console de tout par sa seule existence. Le blasphème est un non-sens pour les étourdis et les sots... Moi, microbe infinitésimal, et mes commodités qu'est-ce que je prouve ?

22 juillet.

J'ai fini la *Vie de Jésus*. Pas à pas je l'ai chicanée, dans quelques mois je saurai l'impression définitive.

C'est toujours ainsi, j'attends mes lectures au contre-choc — mot de chirurgie —.

En revanche ce fameux style ne m'a pas emballée. C'est d'une naïve perfection, et je retrouve toujours, entre lui et moi, cette chose indéfinissable qui est *le ton*. Eh bien, ce ton a l'abondance ecclésiastique, le débit facile et fleuri d'un curé beau diseur et un peu fat. Il me donne l'impression d'une voix qui parle trop vite.

Brutul, 29 juillet.

Marché longtemps dans l'allée des lys. Je n'abdiquerai jamais, je voudrai toujours tout. J'ai besoin de préférer ma vie pour l'accepter.

Jeudi 4 août.

Que c'est beau la lumière, et comme notre âme s'en pétrit. C'est un réveil de pouvoir lever la tête, ouvrir les yeux dans plus de jour, les sentir baignés de plus d'espace. Je ressaisis les oiseaux dans leur vol et leurs battements d'ailes m'est une nouveauté. Les étoiles me reviennent une à une. J'ai déjà toutes les grandes constellations, mais sur leur écrin de nuit

noire et depuis longtemps allumées. Je les guette blanches au crépuscule. J'ai eu la mélancolie de les reconnaître ainsi, sur une toile, au dernier salon.

Mais ce que j'attends, ce que j'épie, c'est le pur contour de la lune. Je la vois, toujours fumante d'un nimbe aux quatre rayons en bras de moulin, comme en met Moreau à ses apparitions.

O choses, comme je vous regarderai !

7 août.

Dieu sait avec quelle émotion je me redemande tout entière. C'est la première fois, je crois, depuis dix ans, que je prie simplement et violemment pour guérir et pour guérir de suite pendant qu'il en est temps encore. Mon Dieu, foudroyez-moi de ma guérison !

Je pourrais encore dire que je ne regrette rien, que j'aime le moule où j'ai été coulée, mais pourvu qu'il me lâche ! que je sorte de sa pression de cauchemar !

Mardi 9 août.

Je ne vis que d'attente, de tout l'incertain de mes espérances. A la lettre, je compte les heures. En

regardant ma montre, en effeuillant le calendrier, c'est toujours, toujours cette pensée, que j'approche d'un avenir moins intolérable. « J'ai marché si longtemps que je dois être près. »

Oh! à présent, je n'ai plus la vocation du martyre, plus rien de mon acceptation janséniste, je veux passionnément guérir.

13 août.

Ce qui me ferait désespérer, c'est qu'ayant admiré la force des raisons catholiques, je me démène encore dans les résistances. Serait-ce que je suis encore si « merveilleusement corporelle » que les raisons ne me persuadent pas assez ? Malebranche me fera du bien.

Et puis, quand on est plongé dans le noir de la vie et que l'habitude est venue, il y a une difficulté à tenir compte de cette vocation au bonheur, fondement de toute religion.

Quelque chose encore dans le caractère particulier de mon infirmité, agit sur tout ce travail intérieur : l'isolement si spécial et inhumain — au sens propre — qu'est l'absence du son. Le son est de toutes les perceptions celle qui nous met le plus en contact avec la vie. Je suis maintenant persuadée qu'à ce point

de vue, la lumière ne lui est pas comparable. Elle est matière inanimée, elle est *minérale*, tandis que le son, la voix est animale, humaine. Il y a de grandes voix dans la nature inorganique, mais il faut l'oreille vivante pour qu'une chose au monde en soit émue. La lumière, là où les yeux ne la perçoivent pas, a son rôle de fécondité. Le son, c'est la suprême inutilité dans l'univers, il est fait pour l'âme qui seule écoute.

Je crois plus facile à un aveugle d'être spiritualiste qu'à un sourd.

Dimanche 13.

« C'est ton fait de bien jouer le personnage qui t'est donné, mais, de le choisir, c'est le fait d'un autre. »

Lundi 14.

Je tiens aux pratiques, je ne sais pas jusqu'à quel point je suis chrétienne, mais ma religion est ceci : l'horreur de l'incurie. Pour moi, la vie n'est qu'un beau mouvement. Or la plupart des croyants sont indévots par stagnation. Je veux que ma vie aille aussi loin que ma pensée, je préfère même qu'elle la dépasse. Et la prière et les sacrements mettent un ordre superbe dans une vie.

En outre, si je suis pyrrhonienne, je ne veux pas, dans l'esprit des autres, être cataloguée libre penseuse. J'ai bien le droit de m'éviter les associations d'idées qui me déplaisent. « Trompez-les donc, mais ne leur mentez pas. »

27 novembre.

Je veux passionnément guérir. Et pourtant le jour où je me retrouverais comme les autres, serais-je sûre de me retrouver entière? « La souffrance est une compagne » et quand elle n'est pas intolérable, quand elle n'écrase pas l'âme en même temps que le corps, quand on en doit vivre et non pas mourir, elle a son magnétisme, je crois qu'elle devient séduisante comme un vice. Il y a dans notre nature une partialité violente pour la mélancolie, pour toutes les occasions de tristesse et le bonheur tient toujours un peu du dépaysement. Comment nous désaccoutumerons-nous au ciel de la mélancolie? l'Enfer sera là pour nous la conserver.

4 décembre.

Comment comprendrai-je, si j'en sors un jour, ce mélange de scepticisme et de religion voulue. Je prie

et je n'espère pas. J'attends en vain et je ne suis pas déçue. Serait-ce l'indifférence ?

Je commence à croire qu'il n'est pas si difficile, qu'on le pense, de se désintéresser de soi, et de voir venir le néant avec à peine un regret de l'être qu'on fut. La personnalité est un préjugé qu'on arrive à perdre. Nous n'existons que par effort, nous éprouvons tous la difficulté d'être de Fontenelle.

Le bonheur et la perfection ?

Ce n'est pas leur impossibilité mais leur insuffisance qui arrête... Qui n'a pas sérieusement peur du Paradis ? S'il fallait seulement souhaiter notre félicité, comment nous y prendrions-nous ? Je ne pense même pas aux inconvénients de ce monde, je dis que nous ne savons pas imaginer le bonheur.

... Donc ce qui me devient maintenant insupportable ce ne sont pas les conséquences immédiates de mes infirmités ; mais c'est l'habitude de la tristesse. J'ai un besoin physique de joie, d'exubérance, d'être jeune ; cette tristesse invétérée m'asphyxie ! Je suis empoisonnée d'une atmosphère d'hôpital.

Mercredi.

N'est-ce pas que ce que tu perds est moins ce qui a été que ce qui aurait pu être, et que le pire des adieux

est de sentir qu'on n'a pas tout dit ? J'agrandis mon sacrifice de tout ce qu'il me fallait et que nul ne soupçonne que j'ai perdu.

Brest, 26 juillet.

Quand on regarde sa vie du point de vue des autres, en l'aveuglant des ambitions qui la rendent tolérable, on tressaute de son abjection.

Jamais je ne capitulerai. D'autres à ma place se résigneraient par hébétement, croiraient à l'impossibilité : ces dix années d'horreur me hantent au contraire, elles m'excitent.

Je ne me vois que deux avenirs : une stalle dans le chœur d'une abbaye bénédictine, ou bien un de ces grands talents qui donnent toutes les pairies. Un pis aller ceci ! mais il n'est pas facile de faire volte-face et de trouver l'équivalent de la grande sainteté.

29 juillet.

Cette faculté d'imaginer immédiatement ce qui pourrait, ce qui aurait dû être à côté de ce qui est, est si anormalement développée chez moi que je n'hésite pas à en faire ma propriété essentielle. De là, extrême

« fastidiousness » de jugement et de goût. Je n'ai pas l'idée de me satisfaire d'une chose avant d'avoir examiné les autres possibles, avant de connaître sa valeur relative. Je veux savoir *de combien elle l'emporte.* Le critérium de la valeur d'une chose et d'un être n'étant encore que l'échelle de sa supériorité, je n'aime que ce que je préfère. Et c'est pour préférer à coup sûr, que je critique si furieusement.

J'affirme que je n'ai pas d'orgueil ; je serais bien plus tranquille si j'en avais. D'ailleurs je ne me représente pas exactement en quoi consiste l'orgueil. C'est pour moi un de ces péchés obscurs comme il en existe quelques autres et dont je serai préservée par ignorance.

De la morgue, oui, et par conviction. C'est au point que l'absence de morgue me gêne en autrui, mais ceci est affaire d'épiderme et de tenue mondaine.

Je n'éprouve aucun besoin d'épanchement, de confidences. Quand il m'arrive de pécher à cet égard, il s'ensuit un malaise, un mécontentement, une impossibilité de me retrouver intacte, un éloignement pour les complices de ma maladresse. Ce qui me console, c'est que je parle assez légèrement de ce qui me touche le plus, et l'on ne sait pas à quel point je me suis livrée.

Tout ce que nous disons, nous l'exagérons en nous.

Dimanche 29.

N'aurais-je pas de cœur ?

Il a tellement fallu me rendre invulnérable, qu'en toute circonstance, sans exception, je suis épouvantée de mon détachement.

ANNÉE 1899

Lundi 30 janvier.

Je regrette la musique comme une personne morte. Ah ! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans...

Je crois ma mémoire prodigieuse à cet égard. Je n'ai pas perdu une mesure de ce que j'ai entendu ; je conserve la gamme très juste, en m'appliquant je retrouverais bien la chromatique, puis tous les arpèges, la note isolée... Alors je lirais la musique comme une langue de plus.

On apprend aux jeunes filles à tout mépriser, se consoler de tout : beauté, fortune, ambition, grande passion. On ne leur laisse même pas l'exaltation de la piété. On leur enseigne le dévouement de tous les jours, « celui qui n'a pas besoin de grandes occasions », sans se douter que leur dévouement n'est peut-être pas ce dont les autres ont besoin.

Mais au moins, si vous leur faites tout mépriser, c'est, enfin, avec quelque chose ? Pas du tout ; car elles méprisent aussi, ou méconnaissent plutôt, l'expression parfaite de leur propre idéal : la vie religieuse. O Jésus ! Fils unique, égal au Père qui, avec l'Esprit consolateur, régnez aux siècles des siècles !

Jeudi 2 février.

Je ne sais pas pourquoi, je n'avais pas encore lu Marie Bashkirtseff ; je l'aime, bien que nous soyons différentes. D'abord, mon originalité à moi est une catastrophe.

Elle s'est toujours orientée vers « la gloire ».

Moi, je croyais faire une mauvaise affaire avec la sainteté ; mais je n'y n'allais pas plus mollement. J'ai été janséniste jusqu'à manger des abricots sur une dent malade, ne pouvant ostensiblement refuser de tous les desserts.

Une gloire d'artiste m'aurait toujours semblé misérable. Même aujourd'hui, je souhaiterais la notoriété plutôt pour d'illustres sympathies que pour la renommée.

On trouve que physiquement Marie Bashkirtseff me ressemble. Peut-être, les mêmes joues pleines et le même regard mouvementé.

Dimanche 5 février.

Comment faire pour vivre assez par jour ? Ces dernières années, je croyais à mes études, il me les fallait ; d'ailleurs elles pouvaient alors constituer *mon travail*. Maintenant c'est trop peu. J'ai besoin d'une effrayante quantité de travail. Un arrêt, c'est une halte dans le désespoir. Où trouver ce qui vaille pareille application ?

Ecrire ? J'aurai beau faire, il arrivera un moment où je ne pourrai plus m'en empêcher.

Il n'y a absolument rien dans ma vie. Il me faut un art infini pour m'occuper avec mes ressources, avec mes études ; non seulement je m'ennuie, *mais je ne cesse pas de m'ennuyer*.

Ecrire m'a toujours semblé le sacrifice de la femme à l'auteur ; eh bien, elle est perdue pour moi, la femme ; il s'agit de sauver ce qui en reste !

Samedi 11 février.

Je rentre du mariage de X... Elle et lui également grands, élégants et chic. Un cortège d'élégantes dans la noble uniformité d'un deuil noir.

Si l'on était sincère, on avouerait que la fortune est la moitié du bonheur. Elle l'embellit tellement !

Samedi 18 février.

Hier soir, je me suis coulée derrière un store de la salle à manger, et je suis restée m'imprégner du clair de lune. J'ai demandé avec ardeur tout le bonheur que j'ai pu imaginer. Ah ! je ne crois plus être vulgaire à présent en demandant le bonheur ! On y compte plus ou moins ; mais il faut s'en faire une vision magnifique et le souhaiter avec rage. Ce monde peut être une banqueroute ; qu'on y perde au moins de grands désirs !

J'ai redemandé ma jeunesse, mes beaux yeux, la musique et mon esprit. J'ai demandé la beauté, le talent, la richesse, la gloire, « ce deuil éclatant du bonheur », l'amour, l'amitié, les aventures qui accélèrent l'existence, tout ce qui est la vie enfin et dont on ne peut se passer sans souffrance ou sans ennui.

Et pourtant, ne rien avoir serait encore une belle chose, comme le deuil sensible et hautain des vies monastiques. J'aurais su vivre plus que vous, mieux que vous, et je n'ai pas vécu. « Vous êtes une épée sans poignée, pure et brillante, et que nul n'a jamais brandie. » Eh bien, l'inutilité est une consécration. Je vivrai dans mon immobilité plus que cent autres dans leur mouvement ; je vivrai dans ma solitude plus que mille autres dans leurs amours ; je me ferai

des bonheurs si étranges, si nouveaux et si fiers que les autres, les bonheurs connus, les bonheurs vulgaires, je les repousserai comme des vêtements hors d'usage et qu'on aurait portés avant moi.

Mercredi 22 février.

Je ne suis pas sortie, et j'ai lu toute la matinée et la journée. Comme cela, je laisse tranquillement les heures s'en aller. Elles me donnent tout ce qu'elles peuvent me donner ; je prépare l'avenir et ne me « chaulx » du présent.

La vie est superbe ; il n'y a que pour les bourgeois qu'elle ne soit pas exaltante. Quand je me sens portée sur mon travail, comme sur une houle en marche et vivante, je suis gaie, je me sens jeune, fraîche, souple comme après une bonne gymnastique. Le travail ! étendre son âme et sa vie sur le territoire de l'Infini.

Samedi 25.

Je suis contente ! Vais-je donc retrouver la joie ? Ne fouillons pas... Je suis contente au sens latin, et provisoirement bien entendu !

Je me lève fiévreusement. Ma toilette, que j'aime

pourtant, me martyrise parce qu'elle représente un obstacle d'une heure et demie entre mon travail et moi.

Tout ce que je ne donne pas à mon entraînement mental, le temps que me prennent les autres, la lenteur des mouvements, les distances à franchir, tout cela me vole, me pille l'avenir.

Mardi 28.

Je voudrais, je voudrais, je voudrais... Mais voyons plutôt ce que je fais. Mes langues : latin. Je relis les lettres de Cicéron. Les grands seigneurs que ces républicains-là! On vit à Rome comme un lord anglais sur ces terres. On envoie ses esclaves en courrier sur mer, en Afrique, en Asie... Et j'avance lentement Tacite en criblant bien chaque phrase et ce qu'elle peut me réserver d'inconnu. J'aime cette belle langue intelligente et maniable, je parle du latin en général.

En allemand, je lis les textes de mes albums de peintres : Quelque chose de trop inférieur sur Vinci. Avoir été un monde de pensées et de sensations, avoir eu la religion de tout en soi, ne s'être jamais infligé le soufflet d'une abstention... Et cela, avec la même tenue, la même hauteur, la même autorité qu'un ascétique.

Italien, d'Annunzio.

En anglais, souvent Shelley, *To a skylark and the Recollection*.

Pour la grosse artillerie, l'*Origine des espèces*. Diable de livre.

Lundi 13 mars.

Ce qui me désespère quand je suis là à ma table, avec une belle lumière dorée par les stores, de longues heures devant moi et une fièvre de travail, c'est de ne jamais trouver l'effort suffisant, le labeur qui m'eût menée au bout de mes forces ; avec quelle joie j'en sortirais brisée!

J'ai vingt-quatre ans bientôt, et il me faut toujours remettre la vie. J'ai la grippe aujourd'hui. Quand je croyais, j'aimais tous mes maux secondaires ; j'espérais qu'ils payaient pour les autres. Pendant ma longue fièvre typhoïde, j'avais l'ardeur des travailleurs qui font volontairement double journée. Maintenant, jc ne me console pas d'une journée gâtée par la migraine.

Samedi.

Trop souffrante pour travailler, je viens perdre mon temps.

On écrit à maman « que votre fille ne se fatigue pas

de tant d'études ! » Que veut-on que je fasse de ma santé ? Cela n'est utile qu'aux gens heureux ; je me la garde certainement pour l'avenir, mais je ne vais pas lui sacrifier celui-ci.

Pour être heureux, il faut l'avoir toujours été ; je ne me résigne pas au passé, je n'y veux rien regretter. Je veux entraîner toutes mes années dans ma gravitation et qu'aucune ne rompe l'harmonie. La vie est trop courte pour qu'on la morcelle. Nous n'avons pas le temps de changer, encore moins de nous repentir. Je n'aime pas ce qui s'acquiert et qu'il faut attendre ; nous n'avons pas le temps d'espérer.

Dimanche.

D'après mon journal, j'ai l'air d'une personne très difficile à vivre. C'est qu'ici, c'est la « Kritik der reinen Vernunft ». Ma raison pratique est si bonne fille, si ployante et si prompte à prendre son parti des choses ! j'en ai des étonnements. Une cheminée me tombe sur la tête, c'est à peine si je pense ouf !

J'éprouve une bizarre excitation intérieure comme si je répondais à une provocation. Sans phrases, bien entendu, et mécaniquement. Montaigne a raison, nos plus belles ressources sont dans l'instinct. Ah ! l'animal humain est une belle adaptation ; il a le bonheur tenace !

Ces esprits forts qui font à Dieu son procès parce qu'il est trop humain ! D'où leur vient leur notion extra-humaine de la Divinité ?

Il n'y a pas de choses viles, il n'y a que des êtres bas.

Le Fontenellisme de mes émotions vient, je crois, de ce que je suis un être déterminé. J'ai vu venir la Destinée et je l'ai acceptée, ne pouvant faire autrement. Je sais ce qu'on doit à l'inévitable. Je dirais presque que cela m'est indifférent, comme une chose ne me regardant pas. Et il est curieux de voir comme ce qu'on accepte prend vite l'aspect d'une chose du passé.

J'ai de terribles protestations intérieures ; je suis très habile à me tourmenter et, avec cela, je jouis de bien des choses étranges. Si je tombais dans un précipice, je crois, Dieu me pardonne, que je goûterais la sensation extraordinaire de la chute à travers l'espace.

Jeudi 23 mars.

Les réveils surtout sont difficiles ; je garde longtemps les yeux fermés et je me souviens de la vie, de la vraie, celle dont j'ai vécu quatorze ans et qui m'a laissé plus de souvenirs que l'autre.

Je pense que je m'y réveille enfin, que je vais

entendre les bruits si confus de la rue de Siam (1), le sifflet des canonnières, les salves, la voix de la femme de chambre.

Je n'aime que le soir. La nuit, c'est le passage du présent à l'avenir. Je me lance dans les combinaisons avec rage ; mon imagination m'use toutes les possibilités.

C'est l'imagination qui fait les plus grands interprètes du monde, savants ou poètes. On crée une hypothèse, comme on crée un mythe, une allégorie, une métaphore.

En lisant Darwin, j'étais frappée de cet *état d'avant*, de cette vie qui précède. Cette faculté artiste n'a rien d'anti-scientifique ; c'est l'intuition ; elle a précédé toutes les découvertes.

Dans aucun ordre de choses, l'imagination n'est méprisable. Les chrétiens lui doivent leurs plus grands Saints. Etant une optique, elle est la moitié de la préhension. Et l'on existe dans la mesure où l'on prend.

7 avril.

Etouffement sous tant de lecture accumulée, besoin de répliquer ; enfin, revanche de personnalité.

---

(1) Rue de Brest.

Nominor quia leo! et la terreur d'une œuvre insuffisante.

Du reste, ce n'est pas « la gloire » comme Marie Bashkirtseff, qui perturbe de loin. « La gloire » n'embellit pas la femme, et je ne veux pas la sacrifier.

Je veux un talent qui soit moi, me distingue, me révèle à quelques-uns, aux seuls qui comptent pour moi. Un talent qui me complète, reçoive ma vie intime et l'amplifie, par lequel je puisse dépenser tout ce que j'ai d'ardeur de contemplation, de volonté au travail intense, un talent qui s'empare de mon temps et de mon effort, de mon courage et de mon spleen.

Mais j'aimerai toujours mieux être inimitable par la manière de porter une robe de Chevert, que par tout le talent et toute la laideur des Elliot et des Staël.

Je veux me mettre des blancheurs d'écume dans l'âme ; j'en ai tant regardé aujourd'hui! Au cimetière de Plougonvelin (1) j'ai senti qu'on pouvait mourir ici, mourir vengé et rassasié du spectacle emporté.

Ailleurs, les hommes sont enfouis ; il n'y a que près de la mer qu'on remonte à la surface.

Aujourd'hui, il vente furieusement. En dépit du froid et de la pluie de sable, je suis allée trois fois, et

(1) Près de Brest.

j'irai encore voir les lames, comme à la chapelle en temps de retraite.

8 avril.

La mer hier était défigurée. Elle crachait de l'écume par toute cette énorme mâchoire qui vient mordre dans notre baie, un cirque de bave ; on aurait dit, sur toutes ces plages, que des lèvres se soulevaient et montraient les dents à l'infini.

. . . .

« Il remarque d'abord que la douleur le rendait plus défiant à l'égard de la vie, plus réfractaire à toutes les illusions consolantes ou décoratives, dont se contentent volontiers ceux pour qui l'existence est clémente. « Je doute, dit-il, que la souffrance rende meilleur, mais je sais qu'elle nous rend plus profonds ». *La philosophie de Nietzsche* ». — LICHTENBERGER.

Vendredi 14 avril.

J'aime la vie, j'aime prodigieusement la vie. Tout me grise en elle. Je sens croître la fièvre qu'elle me donne. Je me meus dans cette vie avec une allégresse qui me déborde, il m'est impossible de refréner la

vivacité de mes mouvements, l'énergie de mes paroles, la provocation du regard, tout ce qui affirme mon triomphe d'exister. Si je me rencontre dans une glace, je crois m'apporter une nouvelle mystérieuse et enivrante. J'ouvre devant moi les portes toutes grandes, je vais et je viens dans un mouvement rythmé comme une valse. Désormais, je le sens, ma vie aura pour moi jusqu'à la fin les enchantements et les surprises d'une convalescence.

Quelle que soit ma vie, je le déclare, je mourrai réconciliée avec elle.

Samedi 18 avril.

Pour juger les gens avec indulgence, « se mettre à leur place ». Précisément ce qu'il ne faut pas faire. Il n'y a aucune raison d'exiger des autres ce que nous avons l'habitude d'attendre de nous. On suppose que cela rend plus accommodant. En effet, si j'étais Parménion !

Dimanche.

Des sensations oubliées me reviennent en foule. Il n'y a qu'un mot, c'est déjà une convalescence, et due au seul progrès continu si rigoureusement gradué de mes yeux. Un peu plus de lumière sur le nerf optique,

autant d'âme gagnée ! Je ne crois pas guérir mes oreilles ; je ne veux pas y compter, et pourtant, quelquefois, il me passe dans la chair une certitude absolument instinctive de guérison. En en prenant conscience, évidemment je la détruis ; mais, pendant la seconde de passivité, la certitude est si complète qu'elle bannit même l'impatience.

Je me suis demandé si ce n'était pas un éclair d'intuition révélant cette toute-puissance nerveuse qui accomplit les miracles d'auto-suggestion. N'ai-je pas imaginé que mes oreilles pouvaient entendre, mais que, *moi*, je ne le savais plus ? C'est toujours la même chose, « who knows the mysteries of the will with its vigour ? ».

Mardi 18.

Il a fait très beau et je n'ai pas pu sortir parce que je ne veux pas faire les visites de maman. Alors j'ai eu recours à mon « spaciement » habituel, ouvert la porte à deux battants et marché dans la chambre et le salon, une heure montre en main. C'est une hygiène de prisonnier. Madame Elisabeth l'imposait à Madame Royale au Temple. On ne saura jamais tous les sacrifices que je fais à ma « Vollkommenheit ». Je ne puis me résigner à être une femme manquée, abîmée, gâchée.

Donc, j'ai marché et pensé une heure; c'est dans ces moments-là que je prends de l'élan. Je veux que chaque heure me porte, comme un flot, un peu plus loin que je n'étais; je ne suis patiente qu'à ce prix.

Malgré tout, il faudra en venir à une Anglaise. Cela m'irritait de sortir avec elles qui se croyaient obligées de me parler tout le temps et m'immobilisaient les yeux. Aucune parole humaine ne vaut le servage des yeux.

Samedi 29.

Si nous sommes les maîtres de ce monde, nous en sommes aussi les hôtes. Les jeunes animaux m'inspirent toujours un mouvement d'hospitalité, les nouveaux domestiques aussi. « Non seulement, nous ne devons pas faire de mal aux êtres; mais nous devons les gâter, les consoler. »

Mardi 3 mai.

J'ai hâte de l'Italie, et de bien d'autres choses, mais je ne veux rien voir. Je ne veux pas me confronter maintenant avec ce que j'aimerai, je me le garde sauf. Je comprends Marie Bashkirtseff : « c'est comme un grand bonheur définitif ».

Je ne suis pas encore arrivée à comprendre ce qui

s'est passé. Etre sourde me produit encore l'effet d'une nouveauté. Et toujours des moments de cette étonnante gaîté « qui doit durer indéfiniment puisqu'elle n'est fondée sur rien ».

Dimanche 7 mai.

Les livres seraient-ils mauvais ? D'abord ils sont des excitants, mais non des excitants à en faire. Ils vous dégoûtent de penser, de redire six mille ans la même chose, aux variantes près de la langue.

Fini Madame Geoffrin. Triste vie en somme comparée à Mme Swetchine.

Doit-on tout perdre, avec la Foi, même les belles amitiés ? Le XVIIIe siècle n'était décidément pas un siècle affectueux, et l'on pardonne à la réaction de « sensibilité » qui le termina. Moi, j'avais toujours une inavouable partialité pour les attachements des mécréants, et je crois encore qu'ils doivent s'aimer plus désespérément que les autres.

Relu la Prière sur l'Acropole, glissé de Renan à Vigny : La mort du loup ; Moïse ; Le mont des Oliviers. Encore relu un article de Gregh sur Rodenbach.

Je suis lasse d'entendre pleurer sur la vie ; elle devrait franchement avoir cessé de nous étonner. J'éprouve la même impatience que me donnent les

dévots : « Le monde, le monde... » Et il faut qu'elle nous ait donné une certaine idée de la félicité, cette vie, pour que nous ayons tant de peine à ne pas être heureux, pour que la chose nous soit si fort désagréable.

Je vois la vie sans raison, sans espoir, sans merci, et je l'aime parce qu'elle est en somme tout ce que nous avons. Et puis, elle dure si peu !

Les suicidés sont des gens bien pressés d'arriver.

Quant à l'impassibilité et l'amour du néant, stoïcisme, bouddhisme, philosophie de la peur ! La mort ne vaut pas d'être une obsession. Elle est à sa place au bout de la vie ; ne l'en dérangeons pas.

Illusion pour illusion, j'aime mieux l'illusion brillante, et surtout l'illusion passionnée.

Quant à la paix ; elle est une joie que doivent imaginer fort mal, je l'espère pour eux, ceux qui l'appellent. Toujours, la suppression de la souffrance ; les humains ne vont pas au delà !

Vannes, 23 mars.

Je tiens immensément au physique. « Elle est bien laide, mais c'est une bonne fille » ; avec ce mot, j'entre aussi en défiance du moral que du physique. Il est moins facile à juger d'abord et je crois qu'il y gagne. Et puis, moralement la médiocrité suffit. Je suis nette-

ment hérétique, pélagienne, je crois ; je suis persuadée que la nature manque ou réussit les êtres de part en part. Opposer toujours la beauté morale à la beauté physique, c'est croire la première plus commune que la seconde et être moins difficile pour l'âme que pour le corps.

Vannes, dimanche 27 mai.

Je lis avec fièvre un article de Camille Bellaigue sur les neuf symphonies. La musique est une partie morte de moi-même dont je ne peux me détacher. Les noms de Bach, Beethoven, César Franck, Wagner me donnent des remous noirs. La surdité est une torture morale dont je n'ai pas encore vu le fond. Un aveugle perd son corps, un sourd son âme.

Le silence, à ce point-là, n'est pas un recueillement ; c'est un évanouissement et un vertige. Le moindre bruit me rendrait plus présente à moi-même que tout ce que je vois et je touche.

J'ai des journées d'apsychie et, si je n'ai même pas l'illusion de souhaiter mourir, c'est que je souffre partiellement la mort.

Des jours où l'impossibilité de vivre est flagrante, où suivre les doigts qui me parlent m'impatiente à sangloter, où lire me tue comme si je me lapidais d'autrui, où la solitude est la désagrégation dans le néant,

où je perds mes atomes, et, avec cela, une sensibilité sourde comme dans le cauchemar, et des larmes dans le sang.

Je ne daterai ma vie que du jour où, seule, enfermée devant un grand Erard, je redemanderai mon âme à la musique. C'est une symphonie de Beethoveen en ut mineur que j'assigne à ce jour-là.

Pourquoi aime-t-on souhaiter ce que l'on n'espère pas ?

2 juin 99.

Vingt-quatre ans... Je suis fatiguée d'être moi. Ah ! n'en parlons plus.

Mon Dieu, que me donnerez-vous pour mes vingt-quatre ans ?

J'ai lu, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un article sur Solesmes. Comment toutes les catholiques ne sont-elles pas religieuses ? On leur dit que c'est le plus parfait, et elles vont ailleurs...

Marchand est reçu comme un souverain. On peut mépriser « la gloire », « nous méprisons beaucoup de choses pour ne pas nous mépriser nous-mêmes »; mais elle est une difficulté, donc une excellence. Ah ! j'aime mieux ceux qui réussissent, qui dépassent, les plus « aptes », fût-ce une couturière, fût-ce un parfumeur.

Lorient, 12 juin.

L'article de Lemaître « De l'influence des littératures du Nord » ne croit pas qu'on puisse entrer dans toutes les nuances d'un style d'outre-langue. Il ne doit pas être polyglotte.

Le style est un rythme par soi, comme la musique. Il n'est ni allemand, ni français, ni anglais, c'est-à-dire qu'il l'est à la manière de la musique, immédiatement perceptible à l'esprit.

Pour pénétrer une littérature étrangère, le meilleur procédé est encore de très bien juger de la sienne. Il n'y a pas de raison pour qu'on ne sente pas, à l'aide de mots allemands, ce que l'on sent à l'aide de mots français. On comprend en attendant, à moins qu'on ne manque d'oreille ; mais, en ayant pour Lamartine, il serait difficile de n'en pas avoir pour Heine, pour Shelley, pour d'Annunzio.

13 juin.

Il ne faut jamais dire ouf ! à des gens médiocres. Les imbéciles sont convexes et les sots concaves ; ne nous y regardons pas !

Et puis ces gens-là ne rient jamais. Rire ou sourire, c'est révéler ce qui nous amuse, ce qu'il y a de plus

significatif au monde, et il faut être très sûr de soi pour se livrer ainsi. De plus, le rire est un accueil, une approbation, une politesse, quelque chose d'éminemment aristocrate et mondain, un peu la prérogative du droit de grâce de l'esprit. Je n'aime pas les heureux, mais je hais et méprise les tristes.

Vendredi 16 juin.

Ce que j'ai lu ce matin dans Amiel : « Qui rend justice à la gaieté ? Les âmes tristes. Celles-ci savent que la gaieté est un élan et une vigueur. »

Je n'aime pas le socialisme et je ne demande, comme le prince de Ligne, qu'à être un abus de ce temps-ci. J'aime infiniment le luxe ; mais j'ai à son égard tous les préjugés, ou, plutôt, tout le tact de l'Orient. Je suis malade, je suis outrée de passer en toilette devant un ouvrier à l'air sérieux et fatigué. Que le luxe soit une atmosphère intime et invisible. J'ai lu que, je ne sais où, les maisons des riches étaient entièrement pareilles à celles des pauvres et que, sur le seuil, on aurait donné l'aumône à leurs propriétaires. Bien orgueilleuse façon d'être sans vanité.

20 juin

Je suis si nerveuse, si saturée d'ennui, indifférente à tout... Je lis huit heures par jour et je me sens désœuvrée. Il y a des moments où je ne doute de rien. D'autres, par leur vacuité, devraient me faire mourir, comme un trou à l'âme, une chute dans le temps.

Brutul (1), 23 juin.

A force de lire des vies, des « journal », une mélancolie vous prend : toujours la fin par la torture, il n'y a qu'elle pour nous chasser de ce monde...

Quand je dis mélancolie !

Je ne veux plus d'un travail d'écolière. Il faut savoir tout ce qu'on veut savoir avant vingt ans. Après, respirer, voir, entendre, et surtout ne rien faire ! Je hais les gens dont on me dit « qu'ils ne perdent pas une minute ». « Il faut toujours qu'elle ait un ouvrage dans les mains ». Ah ! savoir ne rien faire...

Quand on me voit dans un fauteuil ou immobile en chemin de fer, on s'étonne : tu es malade ? Au

(1) Près de Lorient.

contraire ! c'est parce que ma vitalité pure me suffit que je ne prends pas de remèdes.

Donc, mes livres me lapident et alors, grand Dieu, quoi ?

Il faut que j'aie du talent.

J'ai essayé d'écrire n'importe quoi pour me faire les griffes. Au bout d'une heure et demie, il y avait deux pages de cette écriture, dont une barrée. Je me suis trouvée si sincèrement maladroite que cela m'a jeté un seau d'eau froide.

Ce qui disparaît avec l'ouïe, ce n'est pas la note que j'ai conservée très juste. Un jour, l'on cherchait quelle note donnait un certain cristal frappé ; j'ai de suite dit, sans me tromper, que ce devait être un mi. Ce qui disparaît, c'est la résonance, la sonorité, non le souvenir ; mais l'émotion du son.

Il me faut m'appliquer pour retrouver l'ébranlement, autre chose que le souvenir mat des bruits. Il ne peut rien arriver de pire que ce qui m'est arrivé et comme cela m'est arrivé. Souffrance de luxe dont on ne meurt pas, qui n'exempte pas des autres.

Lundi 26 juin.

Mon ciel préféré : quand il est bleu avec tout un archipel de grands nuages blancs. Aspect fleurdelisé, me rappelle le passé, l'histoire, la vieille France.

Mon arbre préféré, sans esthétique aussi, attraction d'instinct : le sapin, le mélèze. Il y en a de plus beaux, mais celui-là je ne le rencontre pas sans une jouissance morale. Je le trouve intéressant sous tous les ciels. J'aime presque de la même façon les cèdres et les cyprès. En somme, pas les arbres domestiques, les arbres sauvages, les arbres de la solitude.

Je préfère les montagnes à la mer, sans hésiter. L'absence de végétaux et le trop grand jour de la mer donnent de la sécheresse intérieure. C'est une erreur de contemplation de croire que la mer donne le sentiment de l'infini. Elle est une plaine ; c'est mathématiquement le minimum d'horizon et sa courbure rappelle que la planète ne s'étend qu'en tombant et se pelotonnant en boule. La montagne est bien plus religieuse, plus sacrée, car plus inutile. Les eaux sont voie commerciale et les bords de la mer pullulent de civilisation. Avec ses forêts, ses bêtes, ses glaciers, ses lacs, ses eaux courantes, ses orages et toutes ses raretés atmosphériques, la montagne l'emporte décidément.

C'est une constante présence des montagnes tout le long du livre qui m'a tant fait aimer Wanda, de Ouïda, le seul livre mal fait auquel je me sois attachée. Les livres des montagnes sont plus profonds que les livres de la mer. Nietzsche est un poète de montagne.

Les livres, les livres, la seule chose au monde

qui me soit venue en aide. A la fin, cela rend terriblement orgueilleux de se passer toujours de ses semblables !

Peut-être ai-je moi-même exagéré l'écart. J'ai dit si souvent que je me trouvais bien comme ça, qu'on ne pouvait pas juger d'après une autre à ma place, que je ne connaissais personne dont je voulus prendre le sort pour moi... Un prêtre à Béziers, chez Mme de L..., m'avait dit qu'il me citerait dans un sermon. Au lieu de m'approuver, on devrait me haïr pour ces petites gentillesses-là.

Il est convenu qu'on agit bien envers sa famille en lui évitant toute espèce de plainte ; c'est faux. Si je me roulais à terre devant eux, je ferais preuve de plus de sociabilité.

Mais voyez-vous l'effarement si je sanglotais sur le tapis ?

Brutul, 2 juillet.

Le plein air est d'une netteté, d'un vide attirant comme l'abîme. Les choses s'y dressent toutes pures comme au sortir d'un bain. Cela rappelle un jour d'automne, la gaieté des premiers froids. J'adore le froid.

Je viens de recevoir les élégies romanes de d'Annunzio. Depuis vingt-quatre heures, je lis et relis.

C'est adorablement berceur avec un voluptueux goût amer.

Nulla é piri grande e sacro
Ha in se la luce d'un astro

J'ai de suite vu que la question pour moi devenait historique et que, si je devais être rassurée, ce serait par des faits. Mais c'est là que j'ai rencontré les plus grandes difficultés. Faut-il donc s'en tenir au mot de Pascal : « Nous ne devons pas convaincre les infidèles, et ils ne peuvent nous convaincre, mais par là même nous les convaincrons, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute la conduite de J.-C. de part ni d'autre »?

Brutul, 29 juillet.

Je ne me décidais pas à rentrer du jardin. Ce mois que je passe régulièrement ici à la même époque depuis tant d'années, donne à l'arrivée et au départ, quelque chose de liturgique. Ce n'est pas que j'aime les anniversaires ! Compter, mesurer : s'écouter mourir ! Mais j'aime Brutul, il y a du vieux moi dans l'air accroché aux arbres, je le respire en passant, Je connais tous les sapins, les châtaigniers, les frênes et les tilleuls de Brutul. Je les ai vus sous tous les ciels, je sais tous

leurs changements de physionomie. Ce sont des relations dont on a suivi les bons et les mauvais jours.

Maintenant que j'en sais le prix, je regarde, je regarde comme si c'était toujours pour la dernière fois de ma vie. Cela me paraît grossier de lire en plein air, comme de lire à l'Eglise pour des contemplatifs.

Lire par-dessus le marché dans un monde où il faut dormir ! Cette nécessité du sommeil fait que tant d'heures de la vie des choses nous sont inconnues ! Quand je n'ai pas assez regardé une journée, je sais que j'ai perdu une chose irréparable qui ne reviendra jamais.

Brest, dimanche 30 juillet.

Donc je suis rentrée. Je n'aime pas me retrouver chez moi. Les souvenirs de prison ne deviennent chers que le jour où on en sort, et il y a tant de mauvais jours dans ces murs-ci... Le long de cette délicieuse route de Lorient à Brest, je me disais qu'un retour *at home* a besoin d'une mise en scène de famille, ou tout au moins de familiers, et je sentais mon cœur me tomber dans les talons. Ils sont naïfs avec leur solitude, ceux qui ne la connaissent pas ! Je commence à aimer Mme du Deffand d'avoir avoué qu'elle ne la supporterait pas cinq minutes. Amiel, qui en avait le goût, déclare que c'est un pis aller.

L'homme est né pour attirer tout à soi, pour inspirer et éprouver les sympathies. La solitude est inférieure : un soldat, à faire campagne, ne préfère pas être de faction. Il est plus intelligent d'aimer mieux un homme qu'un arbre.

« Les hommes qui sont l'unique fin de mes actions et l'objet de toute ma vie. Mes plaisirs, mes chagrins, mes passions, mes affaires, tout roule sur eux. Si j'existais seul sur la terre, sa possession entière serait peu pour moi, je n'aurais plus ni soins, ni plaisirs, ni désirs ; la fortune et la gloire même ne seraient pour moi que des noms ; *car il ne faut pas s'y méprendre, nous ne jouissons que des hommes, le reste n'est rien.* »

A la gare, trouvé Marc (1) superbe de distinction blonde, l'air d'un grand duc mince ; à la maison, Madame Lemonnier : La plus aimable des femmes après le garçon le plus chic de la ville. Allons, cela a moins mal marché que je ne le craignais.

Je passe de la superstition de la régularité à celle du caprice. Peu importe, en somme, puisque je travaille toujours et que l'oisiveté n'est chez moi qu'un rare et précieux symptôme de santé.

Le matin, il me faut jeter sur quelque chose à lire. C'est l'indispensable piqûre intellectuelle. La dose prise, je suis disponible. Mais, quand je rentre après

(1) Officier de marine, ami de la famille.

avoir été longtemps retenue, mon chapeau et les gants à peine arrachés, je ne pourrais matériellement pas desserrer les dents avant une demi-heure, une heure de lecture sans lever les yeux, et, quelquefois, c'est dans des choses très ennuyeuses que je m'élance de cette manière. D'ailleurs cet élan-là ressemble beaucoup à une fuite.

Je dois rendre cette justice à la Providence que les insomnies me sont assez épargnées ; car un réveil la nuit est une chose qui dépasse les bornes. Dans le sommeil, je suis plus près de la santé. Au réveil, je réapprends ma condamnation avec stupeur. Mais je préfère mille fois toute la nostalgie du monde et avoir entendu. Cela restera tout ce que j'ai eu de bon. Tant mieux si c'est un souvenir d'enfance. La musique est la moitié de la conscience humaine.

Et *je veux* pourtant, je veux toujours, Ce mot est toute ma manière d'espérer ; « je veux », je m'en caresse, c'est un mot doux comme les pires entêtements, sourd comme les élans qui couvent. Il y a un *V* de volonté qui s'étire, qui s'allonge comme un tapis de solennité sur lequel on passe.

Ou bien, il est bref, muet, discret, l'ordre d'un maître. Je veux — rien qu'un son, une fente dans les lèvres parce que c'est un mot intérieur, parole qu'on ne doit pas entendre. Je veux — verbe réfléchi, le sujet opère sur lui-même.

« Je veux », c'est le mot le plus rare, bien que le plus fréquemment usurpé, et quiconque en possède le secret terrible, attendez-vous à le voir, un jour ou l'autre, au-dessus de vos têtes ; ainsi fut César.

Lacordaire.

Le Trez-Hir, Vendredi 11.

Hier soir baie irisée, mer lourde d'être calme, épaisse et sans transparence comme l'opale. Je ne savais pas que cela pût être aussi varié. Je ne suis plus si sûre de préférer les montagnes.

Mardi, 22 août.

Lu *Sur l'eau* de Maupassant, *Thèbes*, de Chevrillon. Je n'aime rien comme les choses, et c'est extraordinaire ce qu'un livre peut sur moi.

Je lisais dans un creux sur ce qui restait de plage, car nous sommes dans les grandes marées et la mer ne s'arrête plus. Dans ma profonde petite crique, entre les parois creuses de la dune, je ne voyais plus que l'eau verte et bleue, s'affairant toute proche, vivante, horriblement pressée, je sentais l'ébranlement de ses mouvements lourds ; j'avais un escalier derrière moi.

Toute cette forte agitation silencieuse, dépouillée de l'illusion humaine du bruit, contient encore plus de mystère et d'absurdité. L'eau a tellement l'air de travailler ! A mesure qu'approche l'heure de la plus grande marée, on dirait qu'elle se hâte pour arriver à temps. Elle ne descend pas avec la même vivacité.

Tous les soirs le reflet d'or de la lune, sur la mer encore très bleue, est quelque chose de large, d'intense, de régnant.

Dimanche 27.

Réminiscences de musique à en perdre la tête. Cette rhapsodie hongroise de Liszt dont je ne peux retrouver les premières mesures ! Il y a des soirs où je ne peux plus m'endormir. Dans le plus grand calme c'est un sursaut qui me réveille comme si ma chambre était remplie de lumière, je ne sais comment je ne me trouve pas les deux pieds par terre, ou comme Mme B... de B... quand la foudre est tombée, à genoux sur mon oreiller.

Il me faudrait au moins les yeux tout entiers. Je n'ai pas assez d'horizon pour respirer. Je vois mieux que bien des myopes, mais il me faut une ombre mortelle. Sur la plage il me prend des frénésies d'arracher mes lunettes et mon chapeau, d'abattre mon

ombrelle ! Je ne sens pas si je vois les choses ou si je m'en souviens.

Et c'est à moi que cette horreur est arrivée, à moi qui ne comprends la vie que dans une atmosphère de lumière vibrante...

Ma formule de bonheur est ceci : l'Italie, la musique, le cheval et l'amour. Encore envers le dernier point j'hésite et si je le fais entrer dans mon programme c'est en vertu de l'axiome : dans le doute ne pas s'abstenir. Mais certainement je le maintiens à la quatrième place. Il me semble des deux sortes d'amour, légitime et illégitime « que les honnêtes gens m'ennuient et que les autres me déplaisent ». Et c'est pourquoi je considère que le mariage d'argent relève d'une esthétique d'un ordre plus élevé que le mariage d'amour.

Je reconnais toutefois que dans ce grand besoin, le seul que j'éprouve, de mener une vie très supérieure, il y a bien la volonté très consciente et très avouée, d'avoir auprès des cœurs ce grand prestige de l'admiration.

Le seul besoin que j'éprouve !

Je suis désintéressé, disait Fiévée, comme tous ceux qui veulent tout prendre à la fois.

Ne pouvant aimer ce que je n'admire d'aucun côté, je ne compte qu'avec les amitiés qui recherchent, en moi, cela seul que j'estime ou estimerais en autrui.

Il n'y a ni amitié ni amour sans admiration réciproque. C'est pourquoi l'amitié entre femmes est si rare. Que voulez-vous qu'elles respectent dans leurs vies ?

J'ai une telle adoration de l'intelligence, parce que j'ai découvert, contre le préjugé admis, tout ce qu'elle ajoute aux attachements.

Elle seule donne aux êtres la curiosité et la force de se pénétrer. A passion égale, croyez-vous que l'amour de deux êtres supérieurs soit le même sentiment que l'amour des médiocres ?

Les grands sentiments viennent du cerveau.

« Dix-huit années d'ennui et de solitude lui firent lire bien des livres. »

(Autoépitaphe de la grande Catherine.)

« L'homme n'a rien fait de grand que dans la mesure où il a su se révolter contre la nécessité, lutter contre le hasard aveugle et imbécile. »

(Nietzsche).

Le Trez-Hir, 1899.

Je me suis défiée d'instinct du travail manuel. Dans quelle léthargie il entretient les femmes !

Si elles n'avaient pas toute prête cette misérable occupation — pas plus occupante que de battre une

marche avec le pied et surtout pas plus utile — elles seraient bien obligées de prendre l'initiative d'autre chose.

S'il faut à une femme des occupations d'une humilité rassurante, la cuisine au moins a son charme et la tenue savante de la maison à laquelle elles n'atteignent pas une fois sur cent. Mais ces deux choses réclament encore un trop grand usage de l'intelligence. Après cela, si on ne sait ni causer, ni lire, ni faire de la musique, qu'on aille chez les pauvres, parbleu! et à l'Eglise. Mais la charité et la piété un peu fortes sont aussi plus en dehors de leur portée qu'on ne le croit.

Disent-ils assez de mal de « notre littérature actuelle » ! Où trouver pourtant des talents plus intelligents, plus travaillés, plus originaux? J'aime mes contemporains jusque dans leurs verrues.

Jour affreux. Je déclare alors ma mauvaise humeur et dis en plaisantant toutes les outrances trop fortes pour qu'on y croie, et qui me permettent de me lamenter incognito. On trouve cela très drôle : « Tu devrais bien être de mauvaise humeur tous les jours ». O Molière, comme vous deviez être drôle quand vous passiez pour de bon, entre les chapeaux pointus et tout l'attirail de la cérémonie!

Comment je me comporte avec mes lectures dont ils s'étonnent : les auteurs qui voient grossier, qui

voient comique, ou simplement font les dégoûtés, mon Dieu ! les auteurs moraux m'ont choquée davantage, m'ont paru moins « propres » que les autres qui adorent tout de la vie et n'ont pas l'air de soupçonner qu'une mouche puisse tomber dans leur verre.

Les fautes romanesques n'ont pas mon indulgence, mais en parler avec dégoût me paraît aussi grossier que ce rire abject que provoquent les maris trompés.

Puisque tout est dans l'opinion, comme disaient les stoïques, c'est en voyant malpropre qu'on salit les choses.

Vendredi 1er septembre.

Il pleut et rien ne m'occupe, je passe d'un livre à l'autre, et ne m'accroche à rien. Dans ce que je fais, il me faut autre chose que la distraction : sentir où cela me mène. J'ai toujours la sensation d'une personne en retard que l'heure talonne et qui, pour avoir un peu de quiétude morale, n'a que la ressource de marcher droit à son rendez-vous.

Ce n'est pas une guérison que je demanderais, mais une trêve pendant qu'il en est temps encore, que j'en pourrais faire quelque chose. Je me constituerais prisonnière sur parole et à 35 ans je reprendrais la forteresse.

Oh ! je commence à devenir bien humble. Je

prends sur le bonheur les idées que peut avoir un mourant après une longue maladie, il voit sa vie « dans ce lointain irrémédiable des choses qu'on regarde dans le passé ». Tout ce qui n'est pas le bonheur vrai, le bonheur intime et qu'on sent chaque jour, est insignifiant ; et le bonheur, c'est l'amour.

Quel que soit l'orgueil qu'on possède, il n'y a pas à sortir de là. A quoi bon valoir son orgueil si personne ne doit vous en aimer plus ?

Séduire, être séduit demeurera pour moi la définition de la vie. C'est pour avoir voulu la séduction la plus parfaite et pour l'avoir ressentie en elle, que j'ai cru d'abord à la Sainteté.

Comme Marguerite d'Angoulême « je porte plus que mon faix de l'ennui commun à toute créature bien née. »

Si je pouvais ne plus m'ennuyer, je ne souffrirais pas, mais il n'y a aucune exagération à dire que *je ne cesse pas de m'ennuyer*.

Je m'ennuie à la folie, je m'ennuie éperdument ! Et c'est ce qui me donne la fièvre, ce qui me rend si stupidement laborieuse. Car l'ennui est une inquiétude et nullement de l'apathie.

Je ne puis même plus imaginer ce qui me distrairait.

Je ne peux plus imaginer que des bonheurs tristes. Le grand bercement des voyages, voilà tout ce qui me tente. Qu'on me promène toujours comme

une malade. « Les grands pays muets devant moi s'étendront.» Et toujours à portée un bateau pour m'enlever au large, m'inoculer tout le bleu du ciel et de la mer.

Il est instructif d'écrire régulièrement ce qu'on pense car aujourd'hui je ne souhaiterais plus d'amour. Que dirais-je à un homme, que ferais-je d'un étranger ? Mais j'affirme que je n'ai jamais souhaité la mort, puisque c'est d'elle que je souffre. Hors certaines douleurs physiques, je crois qu'il n'y a pas de souffrances intolérables, ou du moins, qu'il n'y en a pas qui ne prennent trop grosse opinion d'elle-même dans l'appel du néant. Rien ne vaut la peine de mourir.

Le goût du néant ressemble trop chez nous à une vertu de nécessité. J'ose avouer que j'aimerais mieux vivre toujours de telle sorte que ce soit.

« Il faut animer et aimer la substance silencieuse de la vie.» Cet amour-là, je l'ai de naissance et mes expériences, si raides qu'elles aient été, n'ont fait que le rendre plus conscient. Je méprise ceux qui, à l'égard de cet optimisme ésotérique, ne sont pas du secret. Il est très naïf de vouloir fonder l'optimisme sur quelque chose, mais très piteux de ne savoir pas le fonder sur rien.

« Es ist wahr, wir lieben das Leben, nicht weil wir leben, sondern weil wir sind Leben gewohnt.»

Vendredi 8.

Hier la baie était verte de tous les verts. La mer verte est plus translucide que la bleue, elle est d'une plus belle eau.

Samedi 9 septembre.

Les êtres faibles sont patients. L'endurance est la force de ces gens-là comme l'entêtement est leur volonté. Les médecins ont constaté la supériorité d'endurance de la femme sur l'homme, plus intelligent du dommage causé, mieux fait pour la vie puissante. Il y a un courage plus fort que l'autre, c'est celui de la protestation. Souffrir est une déchéance. Nous nous faisons un mérite absurde « d'avoir souffert » puisque la nécessité se charge à elle seule d'accomplir cela. Il ne faut pas souffrir, jamais souffrir, mais réagir. Or la réaction n'est pas la patience, encore moins la résignation.

Lundi 11 septembre.

L'autre jour avec M. du B... on parlait de la supériorité de l'amiral Fournier. Celui-là ou un autre, dès qu'on admire je me sens comme une rage d'é-

mulation, une impatience de n'être rien quand il y a des gens qui sont quelque chose. Ce n'est pas que je m'illusionne sur la valeur que la notoriété représente, mais je ne m'abuse pas davantage sur les « mérites cachés » je le regrette pour l'amour-propre et la sécurité des obscurs dont je suis, mais projeter son nom hors de soi est une difficulté, donc une excellence.

Ce que c'est que de s'ennuyer, plutôt que de le faire toute ma vie, je serais capable de devenir célèbre !

Je traîne partout un portrait de l'Impératrice d'Autriche. Cette voyageuse et cette solitaire, cette intellectuelle sans le vouloir, prend les proportions d'une patronne.

Dimanche 17 septembre.

Oui, je mets une patience et une ingéniosité chinoise dans l'art d'espérer et je n'ai rien du pessimisme béat qui crache sur les raisins trop verts. Oui, j'aime la vie comme elle est. Que m'importe que les choses soient « vaines » et « passagères » ? Alors c'est l'éphémère et la vanité qui sont adorables... *Si* l'amour est un bonheur, *si* l'inconnu, le mystère et l'habitude et la nouveauté, sont des bonheurs ; *si*, l'esprit, la bonté, le rire, la méchanceté, le mou-

vement, la toilette, le changement, le bruit, il faut aimer tout cela, parce qu'il n'y a pas autre chose. Et c'est le plus beau miracle des hommes, qu'en face du mélodrame de cinquième ordre qu'est leur existence, ils aient pu s'inventer l'étonnante, la nécessaire, la prodigieuse frivolité.

« Gardez, ô hommes vains, les choses vaines ! »

(Imitation).

La musique m'obsède, la musique vivante, énergique, emportée : l'allégro du grand septuor, l'ouverture de Ruy Blas, une valse de Chopin, encore les marches aux Flambeaux... mais que sommes-nous donc à la musique et que nous est-elle ?

Je me rappelle la romance d'Henri VIII avec son adorable accompagnement d'arpèges. Nous revenions, d'une visite faite au loin sur les quais dans une belle très vieille maison, en voiture ouverte et très vite à cause d'un orage qui menaçait, pesait et vibrait sur le vieux Paris, la large Seine tournante et plus loin sur les tricornes du Louvre. Je fredonnais la romance, contente d'être à Paris, excitée par l'orage et sentant aussi, je pense, la beauté des nuages violets sur les pierres violettes.

Il y a douze ans... Si l'on savait comment on est destiné à se souvenir des choses.

Par moments c'est un sursaut, une fin de patience

à ne pouvoir pas être sourde une heure de plus. Et le lendemain, se réveiller là-dedans, qu'il n'y ait pas d'autre réveil possible !

Vendredi 22 septembre.

Je ne vaux plus rien que dans le tête-à-tête. Mes amis me deviennent étrangers dès qu'ils se réunissent.

Voir les groupes se former autour de mon fauteuil, les voir s'animer et moi immobile avec ma jeunesse et mon esprit, devenir comme une borne entre tant de gaîté, gênée de mon sérieux parmi les rires, être là en robe rose, à représenter une absente et montrer une place vide !

Ils ne savent pas ce que je perds. Une autre à ma place ne perdrait pas autant.

Et tout cela à la longue, entre, s'installe dans le passé, je n'y trouve plus que ça. En avant, en arrière, je suis cernée.

Je suis pourchassée vers la solitude, j'y suis maintenue de force : tu ne bougeras pas de là ! And for ever shalt thou dwell in the spirit of this spell.

Je vis un an chaque jour.

Dans mes heures lentes ou inquiètes d'ennui, ce

que je vois passer de choses ! Dieu, la vie, la mort et l'amour, ce que j'y aurai pourpensé !

La plupart des cerveaux n'ont pas vu passer ces choses-là dans leur existence aussi souvent que je les rencontre en un jour.

Encore ai-je tort de parler d'amour, c'est emportée par la série que je l'ai nommé, parce que je n'exclus rien de ma curiosité et que je le crois nécessaire, pour avoir fait toutes les épreuves intéressantes de ce monde.

C'est une chose qu'il faut ajouter à la vie, mais elle ne me suffirait pas du tout.

Samedi 23 septembre.

Il fait froid, il fait net et sonore, car la sonorité se voit et se respire aussi. J'adore cette saison, la lumière y tombe d'une manière plus intime. Il n'y a plus de midi, mais un matin qui dure jusqu'au soir. L'automne de la mer n'est pas rouge, il est blanc. La lumière qui entre aux fenêtres est celle qui passe sur la neige, lumière froide et brillante qui arriverait toute aiguisée des pôles.

Les promenades sur la plage à huit heures, c'est exquis, bleu, rayonnant, les côtes à belles arêtes vives et tout autour des nuages d'horizon, les nuages

en rang de perles qui sont éternellement les nuages de beau temps sur mer. Les menus de la Bellone (1). J'aime cette promenade du matin sur l'énorme plage déserte, sur le sable dur et brun comme un tapis de caoutchouc, respirant, à chaque souffle, tous les parfums de ma toilette, avec l'arrivée majestueuse des grandes vagues roulées comme des tuyaux d'orgue, intactes sur un front de vingt mètres, la retombée étincelante, puis neigeuse, la grande salutation des lames.

Je lis « les Tenailles » d'Hervieu, c'est plus triste que tout. Une seule chose me paraît lugubre : le bonheur sournois des faibles. Ne nous payons donc pas de mots ! Il faut vouloir son bonheur jusqu'au bout ; ce qui nous regarde, c'est que ce ne soit pas un bonheur vil. Ma morale ressemble beaucoup à celle des Perses : ne pas mentir et envoyer ses flèches dans le but, ou même mentir si cela nous plaît, pourvu que ce ne soit pas un mensonge qui demande grâce, car une part au moins de notre sincérité ne doit rien à quiconque.

L'autre matin, marée très basse, je me suis avancée sur le sable mouillé, poli comme un miroir, et puis

---

(1) Quand son grand-père l'amiral Dauriac commandait les côtes de l'Afrique, un de ses aspirants ornait fréquemment ses menus de dessins remarquables, dont la collection est précieusement gardée.

le miroir est devenu si parfait, le ciel s'y enfonçait tellement loin, que je n'ai pas pu continuer, prise de vertige, marchant dans le vide.

Lundi 25 septembre.

J'aime les glaces, j'aime m'en entourer. Elles multiplient la lumière d'abord, mais je les aime parce que je m'y retrouve. Ne s'entendre ni parler, ni remuer, ni respirer, avec des débauches de soliloques qui nous mènent à cette précieuse conclusion que le moi est la plus intangible des choses fuyantes et n'est évidemment qu'une illusion d'habitude, analogue aux aberrations d'optique... tout cela joint à l'ennui invétéré, l'ennui qui réduit les choses à leur minimum d'existence, et dans ce ralentissement du mouvement vital nous fait si bien sentir *qu'il n'y a rien dans l'intervalle* mieux perceptible de la succession des phénomènes, rien qui demeure et soit « moi »...

Donc, quand on en est là notre visage, qui « sagt nicht Ich, aber thut Ich », nous représente la seule chose sur laquelle piquer notre nom. Je suis devant mon triptyque, à peu près comme Socrate cherchant à se reconnaître soi-même. Je dis : Marie, et j'étudie ma physionomie comme celle d'une étrangère. Nous avons beau croire, notre apparence nous

apprend à peu près tout ce que nous savons de nous. Bien des caractères et des habitudes seraient différents si nous avions vu dans la glace un autre regard et un autre nez.

Ces oreilles bouchées, c'est la tête emmaillotée d'un pansement, d'un pansement qu'un mouvement nerveux, machinal, me porte toujours à arracher et toujours on me tient les mains et je m'endors, et je me réveille, dans la fièvre des paquets d'ouate.

Vendredi 19 septembre.

Encore trouvé un article sur Marie Bashkirtseff ; est-ce curieux qu'on n'ait jamais été intéressant sans en être immédiatement puni ?

Mais moi jusqu'à vingt-deux ans, je n'ai fait que des rêves d'ascétisme. Ceci est à noter : si je ne m'étais pas cru la vocation, je n'aurais pas étudié la religion, sans études religieuses je n'aurais rien étudié du tout...

Brest, dimanche 22 octobre.

Le lent progrès continu de mes yeux me ressuscite. Je retrouve des sensations inéprouvées depuis dix ans, je me sens plus enveloppée de vie, je res-

trouve une atmosphère plus respirable. Mais en me rapprochant de la vie normale, je mesure toute la distance qui m'en séparait. Le temps perdu m'accable.

« Ils ne voient rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu... ils sentent néanmoins, comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi longtemps. »

Quelle patience et quelle résignation pourrai-je avoir dans la vieillesse avec des souvenirs pareils ? Et je veux me souvenir, je le veux, heure par heure, et voilà pourquoi je suis si implacable ici. Je tiens mes comptes avec la destinée, car si l'heure de la revanche arrivait, je veux la mesurer, point par point, à ce qu'elle doit venger.

Mardi 1er novembre.

Seule à la maison pour toute la journée. Qu'aurai-je fait ce soir ? Le cœur me bat de travail comprimé. Je vais à mon bureau comme à un rendez-vous. Seulement devant une pareille coercition, devant un si évident : écris ou meurs, par pitié pour soi-même on ne peut faire que des chefs-d'œuvre.

J'ai le malheur d'être gaie, et l'on en conclut que tout est bien. J'ai apprivoisé ma vie et les autres sont braves. Il y a des jours où je ne veux plus rire jamais, où je veux perdre ma jolie tournure dégagée

et en prendre une lamentable, où je voudrais faire peur. Ce doit être une consolation de savoir porter son deuil.

13 novembre.

J'ai le vertige de la répétition. Retrouver chaque lendemain les phrases identiques de la journée, en dehors de toute impression de tristesse et d'ennui, cela endort comme la répétition des passes magnétiques.

Vendredi 17 novembre.

Que devenir ? Je n'ai pas une ombre de résignation et il est impossible d'imaginer un degré d'impatience de plus. Où est la loi des compensations à laquelle nous sommes si heureux de croire pour ne pas trop plaindre ou trop envier ?

Dimanche 19.

J'ai dû renoncer à ma voix, c'est encore un lien de rompu. Ne pas l'entendre et ne pas savoir comment les autres l'entendent, c'est une inquiétude. Cette voix jetée à l'abandon et qui exprime, mais sans qu'on puisse savoir jusqu'à quel point elle trompe...

Je ne quitte pas des yeux les gens à qui je parle.

Baisser les yeux ! parler, écouter en baissant les yeux, quel repos !

20 novembre.

Est-ce que je trouverai jamais définitif ce que j'ai écrit ? L'idée que c'est cela et pas autre chose, l'idée que c'est moi, qu'on me jugera là-dessus. Dans les millions de nuances qui peuvent altérer ma pensée, dans les millions de formes qui peuvent la métamorphoser, celle que voilà est-elle bonne et surtout la plus *moi* ? Si mon affreuse manie de la relativité, ma perception extraordinaire des *autres possibles*, me poursuit encore dans le style, comme elle le fait dans la vie, je m'achemine à un travail démesuré, j'en meurs déjà de paresse... Mais je suis plus intelligente, plus volontaire, plus douée que les trois quarts de nos écrivains, j'ai tout ce qui ne s'acquiert pas, et un peu de ce qui s'acquiert, ne serait-ce que l'érudition. Mais il me faut de l'argent, il me faut un milieu et l'heure actuelle n'est bonne qu'à être sacrifiée.

Samedi 25.

Des moments où l'impatience, l'impossibilité de *réaliser* ce qui s'est passé, un élan tellement normal vers la vie normale, des réminiscences tellement par-

faites des sensations familières, au point qu'elles semblent nous avoir été arrachées de la veille, où tout s'accroît d'une manière, à la lettre, insupportable.

Il me faut deux heures pour m'endormir. Je me dresse toujours à penser des choses étrangères, mais, tout d'un coup, une phrase musicale, et alors, c'est fini, me voilà réveillée comme en plein jour comme si ma chambre se remplissait de lumières.

Dimanche 27.

Quand j'ai fini, je recommence, et voilà peut-être la dixième fois que je lis Vauvenargues et La Rochefoucauld. Maintenant que je les connais bien je les estime autant l'un que l'autre, et Vauvenargues, qu'on m'avait fait prendre pour un poncif, est celui dans lequel je trouve les choses les plus inattendues, des nuances tellement modernes que je pense tout le temps à Nietzsche, qui d'ailleurs l'estimait beaucoup.

N'a-t-il pas inventé, M. Renan : « C'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses ? »

« Les hommes ne se comprennent pas les uns les autres. Il y a moins de fous qu'on ne croit. » Par exemple, les criminels.

Et quel dilettantisme qu'on ne lui soupçonnait pas : « Si les grandes pensées vous trompent, elles vous amusent. »

De l'individualisme : « Nous croyons avoir le droit de rendre un homme heureux à ses dépens et nous ne voulons pas qu'il l'ait lui-même. »

D'ailleurs très individualiste, Vauvenargues, il a ruiné les conseils et l'expérience : « On ne fait pas beaucoup de grandes choses par conseil. »

Le mot « cœur » a fait illusion chez lui. Il n'est pas un sentimental, mais un pragmatique, car la différence, de lui à la Rochefoucauld, est qu'il n'observe pas après, mais avant la vie, d'un point de vue plus utilitaire. Bien plus subjectif, visiblement il cherche des prétextes à son activité.

Quel magnifique traité de l'arrivisme on ferait avec ses « réflexions et maximes » ! Je ne m'étonne pas du tout que l'auteur de la « Volonté de Puissance » ait aimé Vauvenargues.

Un ambitieux ! Il ne mesure les hommes que dans leurs rapports avec la gloire. « Nous méprisons beaucoup de choses pour ne pas nous mépriser nous-mêmes. »

« Tous les hommes se jugent dignes des plus grandes places, mais la nature qui ne les en a pas rendus capables, fait ainsi qu'ils se tiennent très contents dans les dernières. » « On méprise les grands desseins lorsqu'on ne se sent pas capable des grands succès. » « Les hommes ont de grandes prétentions et de très petits projets. »

Et quel adorable scepticisme : « Les hommes ne se rendent d'ordinaire sur le mérite d'autrui qu'à la dernière extrémité ». « Nous sommes trop attentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vu des masques dans un bal danser amicalement ensemble et se tenir par la main sans se connaître, pour se quitter le moment d'après, et ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde. »

O Luc de Clapiers, je vous aime comme si je vous avais perdu.

Mercredi 6 décembre.

Toute une journée au Vizac hier. Depuis midi, dans les feuilles mortes, sous le plus gris des ciels, éclairé seulement par les feuilles mortes.

Dans les petits chemins, le macadam est remplacé par des litières de ces feuilles. Nous avons couru des bûcherons aux coupeurs de genêts, toujours par les grandes avenues où il fait clair maintenant, une clarté à ciel ouvert d'abbaye en ruines.

Jeudi.

Sentir qu'on ne peut pas en entier se rendre présent à ce que l'on fait ! Je voudrais travailler avec tout moi-même, être sûre de donner le maximum ;

même si c'était médiocre, si cela ne pouvait être qu'un maximum provisoire, je l'avouerais à tout le monde, ce serait un tel résultat de pouvoir dire : Au moins c'est tout ce que je peux, je me suis emparée de toutes mes ressources actuelles.

Ce qu'il y a de comateux en nous !

Pauvre misérable cerveau qui nous sert d'âme.

J'ai besoin d'effort et d'application intellectuels, comme d'autres ont besoin d'air et d'exercice.

Ecrire est pour moi une véritable lecture de moi-même, dans laquelle je rencontre souvent bien plus d'inattendu que dans un bouquin même original.

Mais ce que je lis n'existait pas avant, je l'y mets en le découvrant.

Donc il faut écrire pour exister, pour devenir soi.

Quand j'étais janséniste et que je relisais mes cahiers de copie, j'éprouvais de la gêne à reconnaître que sans les belles pensées, toutes littérairement exprimées, que je collectionnais là, je n'aurais pas envie de renoncer au monde et d'entrer au couvent. « J'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où habite votre gloire. » Qui dira combien cette admirable phrase, qui de suite nous serre le cœur, a fait de vocations ?

Lundi 18.

On s'en prend trop facilement de ses disgrâces à la nature. Il n'y a pas une gaucherie du dehors qui ne soit une gaucherie du dedans. Il ne faut rien attendre que de soi et, sous cette condition, rien n'a le droit de nous manquer, fût-ce l'argent, fût-ce la santé, fût-ce la beauté.

Il n'y a pas à se consoler de ses disgrâces par son ntelligence. *L'intelligence doit être une beauté physique*, elle est médiocre si elle ne va pas jusque-là. Son rôle est de tout éclipser.

Mardi 22 décembre.

Hier, dîner à la maison. R... m'a dit au milieu du dîner : « Il y a des jours où je pleure de rage pour toi ». La rage n'a pas besoin de pleurs.

24 décembre.

Il y a des moments, quand je suis immobilisée dans mon lit, dans une réunion, où je prie, n'ayant rien de mieux à faire. Mais cela m'est détestable ;

d'abord je n'espère rien, et puis demander c'est exaspérer le désir. Je suis prise de suite d'un tel élan. Demander la foi que je ne sépare jamais de la vocation, ou la guérison et le bonheur, c'est les imaginer si fortement qu'une excitation de regrets s'ensuit toujours. Il faut être stoïcien jusque dans le christianisme et ne jamais mettre tout son cœur dans les biens qui ne dépendent pas de nous, fût-ce la miséricorde divine.

Mardi 26.

Hier pendant que je suis là, R... écrit quelque chose et le met dans ma poche avec injonction de ne le lire qu'à la maison; je trouve, entre autres : je voudrais être toi, rien que pour avoir mon admiration.

ANNÉE 1900

1er janvier 1900.

Passé toute la journée d'hier avec Leconte de Lisle. Un roman me fatigue bien plus vite que les choses « de lecture difficile ». Les choses vraiment belles n'ont pas ce tissu lâche, ces trous, à travers lesquels on regarde son ennui ; car ce qui fatigue dans une lecture n'est pas l'attention, mais le désœuvrement.

8 janvier.

Le progrès de mes yeux me reconstitue la vie. Comme notre mémoire intellectuelle dépend de la qualité de notre attention et de nos moyens d'assimilation, notre mémoire générale, c'est-à-dire l'impression laissée par la vie, la conscience de notre être déjà vécu, est en relation mathématique avec le jeu

et la puissance de nos organes physiques. J'étais isolée dans la minute présente ne me reliant pas le soir à ce que j'étais le matin et la nuit mettait une mort entre un jour et l'autre. Peu à peu ma sensation du présent s'élargit, se combine mieux avec la veille et le lendemain. Je suis environnée de temps et ma mémoire est meilleure. Et dans l'espace comme dans le temps le point où je vis me paraît moins désagrégé. Je devine mieux la rue sous ma fenêtre, la ville autour de moi.

Comment pourrais-je douter de la manière dont la vie est faite? Avec mes organes, j'ai perdu mon âme, je la retrouve avec eux.

16 janvier.

L'étude de Mary Darmesteter sur les sœurs Bronté. « Le seul au monde où je vis, c'est le monde que je porte en moi » et commentant Charlotte « L'Eternel fait tomber sur nous un sommeil profond, où il nous ravit notre cœur de chair pour mettre à sa place une étoile — c'est-à-dire un monde nouveau, charmant et inconnu. »

Elle est délicieusement intelligente cette femme-là.

On trouve Jane Eyre supérieur à Shirley. Je préfère Shirley que je trouve mieux bâti et d'un charme qu'on ne s'explique presque pas. Mais voilà, Jane

Eyre soulève des questions, et c'est très dosé de romanesque, voire même de mélodrame, pour un goût français. Trop d'amour en littérature.

La vie est plus riche que cela, et c'est pourquoi je préfère les poètes aux romanciers.

17 janvier.

Ma vie ne m'occupe pas assez, de sorte que ma pensée ne marche pas toute seule, il faut que je la dirige comme une méditation.

Le soir, en attendant le sommeil ou pendant ma longue toilette, cela sonne trop creux. Je m'en tire en faisant un programme point par point, échelon par échelon, mais à force de revoir ce programme j'en ai assez. Mon plus grand sommet, comme dirait Zarathoustra, ne m'attire plus, il me semble que j'en reviens. De sorte que j'en suis à ne pas pouvoir me réfugier dans l'avenir, de peur de me le gâter. Ce qui est déjà fait d'ailleurs et vivrais-je n'importe quoi, j'aurais de la peine à ne pas éprouver la sensation d'un fastidieux recommencement.

Enfin, il y a la ressource de se rappeler en musique et en poésie tout ce qu'on sait par cœur — en poésie, c'est extrêmement réduit. Un opéra, une symphonie d'un bout à l'autre, en se désespérant aux mesures qui ne reviennent pas.

Quand il arrive que j'ai pensé *sans le faire exprès*, vraiment absorbée par quelque chose, un souvenir de lecture généralement, je m'en réveille avec une surprise heureuse comme la nuit en chemin de fer : tiens, j'ai dormi !

O vous qui vous vantez de le connaître, sachez que cela s'appelle l'ennui.

20 janvier.

Je disais à maman que je ne désire pas la gloire pour être très connue, mais pour que certaines gens, que je sais bien, pensent de moi ce que je pense d'eux.

26 janvier.

Je lis ce que Montalembert a écrit sur Lacordaire ! Je suis retournée à Notre-Dame pour me mettre à genoux en face de cette chaire : « Je me trompe Messieurs, il y a un homme dont l'amour garde la tombe ; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé... Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des mar-

tyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul, qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme c'est vous, O Jésus ! Vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles, et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne me connaissais pas ! »

Rien n'est au-dessus de l'éloquence, pas même la beauté, car la beauté n'est supérieure et désirable que pour son éloquence, son ascendant moral. Agir sur les hommes, c'est toute la grandeur, toute la beauté humaine, c'est même, uniquement et par définition, toute la vie.

Jouir du présent comme s'il était définitif, et travailler à y échapper, à le surpasser comme s'il était intolérable.

30 janvier.

D'Annunzio dit que la main révèle le corps, en tous cas, elle révèle l'âme. J'ai absolument la superstition de la main, pas de ses rides comme les chiromanciens, mais de sa figure. Je n'ai jamais rencontré un être sympathique avec des mains affreuses. La main, qui n'est que gestes, doit être plus plastique que le visage, on en est plus responsable. Je ne

parle pas de sa beauté qui est un accident de la nature animale, mais de sa physionomie, on peut avoir la main aussi grande, aussi biscornue qu'on voudra, mais épaisse, rouge, gourde, jamais. Il faut que la main ait une âme. J'affirme qu'il n'y a pas une exception à la portée révélatrice de la main. Par exemple, j'ai horreur de la « belle main » grasse et molle, avec des rondeurs, les doigts boudinés — on dit fuselés — c'est trop de chair cela. Inutile d'ajouter que j'ai des mains arabes, l'attache extraordinairement fine et la main filant toute droite avec le minimum de chair.

Mardi 6 février.

En lisant des bouquins de science et de philosophie, j'éprouve une jouissance littéraire, la précision technique du langage m'enchante ; j'adore les mots. Je suis persuadée, comme Richepin, que nos âmes en sont faites. Un mot de plus, une nouvelle combinaison de préfixe, je sens physiquement un bien-être au cerveau, il me semble que la forme vient d'être donnée à une petite cellule mal léchée : inconditionné, idéation, introspection, quantitatif... Eh bien ! tout cela me fait plaisir et surtout, ah ! surtout, *agrégat cohérent*. Un organisme est un agré-

gat cohérent, je suis un agrégat cohérent, le pape est un agrégat cohérent.

Je suis dans un abîme de solitude, je ne veux voir personne, même ceux qui seraient agréables. Sans la voix tout fatigue et tout ennuie. Et puis si, à la rigueur, il m'arrive de rencontrer vraiment de l'intelligence, la culture et les préoccupations sont trop différentes. Il me faudrait un milieu de Capitale. Si j'avais seulement un ou deux millions, je pourrais recevoir à Paris ou à Rome, choisir mes amis, m'entourer comme je voudrais. Et l'on veut que je ne désire pas l'argent par-dessus tout ! Oui, avant tout, *avant même la santé*. Je ne suis pas née intéressée, mais j'ai réfléchi. Je me serai trop effroyablement ennuyée faute de millions pour ne pas savoir l'immense part de vie qu'ils représentent.

L'argent, c'est la conquête de la terre par les voyages, de l'art par les musées et des hommes par les réceptions et la charité. L'argent est le courant électrique entre la vie et nous : sans argent, il n'y a pas de contact.

A défaut de cela, il y a le talent, c'est une question de vie *sine qua non*, mais un talent dépassant toutes les mesures, c'est le mot de Marie Bashkirtseff : « Ce n'est pas un talent honorable qui me récompenserait de tous les ennuis, il faudrait un éclat, un triomphe qui s'appellerait Revanche ».

Et moi, j'ai tellement plus à venger !

Il suffit à mes destinées
Des deux leçons si rudement données,
J'ai compris comme tu voulus,
D'autres enseignements y seraient superflus.
A tes îles d'or, noir de cyprès couronnées,
Puissent mes séjours être révolus,
Douleur je ne veux pas être un de tes élus...

Mercredi 14 février.

A dîner R... me dit : « J'ai passé toute la journée à me demander si je voudrais être toi. » Mais je ne sais pas moi, je ne peux pas être moi !

Il n'y a pas de souffrance plus *inhumaine* que la surdité. Un aveugle ne peut vivre que par les autres, la matière disparaît, le contact s'établit d'âme à âme, il y a rapprochement. Mais dès que la parole disparaît, les êtres deviennent des choses. Lointains, détachés, d'un abord fatigant, ils ne peuvent rien pour notre bonheur.

Samedi 3 mars.

Je n'ai plus l'impression de mon âge. Je me suis tellement transportée au bout de la vie, je me sens contemporaine des femmes qui finissent, les jeunes

ne m'intéressent pas. Je n'aime que ceux qui regrettent, mais pour de bon. Les petits malheurs, les petites déceptions, les chagrins d'amour, par exemple, me rendent cruelle. J'aime les vrais déçus, les volés, ceux qui ont une grimace bien laide et convaincue à faire à l'existence.

Avoir lu tous les livres, respiré toutes les fleurs, caressé tous les animaux, vécu sous tous les climats, fréquenté toutes les races, goûté à toutes les joies et toutes les mélancolies, connu toutes les admirations et toutes les lucidités, n'avoir plus en mourant qu'à jeter une écorce sucée et tordue de main de maître. Ainsi soit-il !

13 mars.

Ces cahiers : la collection de mes migraines mentales. Non pas que je les renie, je ne suis que ce qu'ils disent, mais je n'ai la patience de revenir sur ma vie présente que dans mes mauvais moments. Autrement je travaille et je fonce en avant.

Aurai-je la patience de les relire ? Allons donc, jamais !... si l'on ne se demandait en même temps quel effet cela produirait sur d'autres. Je ne ferai rien pour que ceci soit publié, mais je veux que ce soit publiable. J'avoue cyniquement que j'ai besoin des autres parce qu'au fond il n'y a qu'eux, et qu'il

n'y a qu'une consolation, non pas leur plainte, mais leur amour, leur admiration, leur émotion, leur jalousie, ce qu'on peut leur arracher de plus fort.

« Les hommes qui sont l'unique fin de mes actions et l'objet de toute ma vie, mes plaisirs, mes chagrins, mes passions, mes affaires, tout roule sur eux. Si j'existais seul sur la terre, sa possession entière serait peu pour moi : je n'aurais plus ni soins, ni plaisirs, ni désirs ; la fortune et la gloire ne seraient pour moi que des noms ; *car il ne faut pas s'y méprendre, nous ne jouissons que des hommes, le reste n'est rien.* » (Vauvenargues. Discours préliminaire à l'étude de l'esprit humain).

C'est un préjugé de croire qu'on ne peut partager les préjugés que par préjugé.

Vendredi 23 mars.

Sapristi ! Lu d'un trait la sonate à Kreutzer. J'aime mieux les livres immoraux, c'est moins choquant. Quant à la thèse, elle démontre encore une fois qu'en dehors de la valeur intellectuelle, il n'y a point de salut. La morale de trappiste de la sonate est indispensable à ceux *qui ne pensent que par leur conscience.*

Faites-en des intellectuels et les lamentables Posnis-

cheff se tirent d'affaire. On ne peut pas ne s'aimer que par amour et l'esprit seul fait qu'on ne s'ennuie jamais ensemble. Au fond les médiocres ne doivent même pas s'aimer, ils ne peuvent pas s'embellir l'existence. De quel droit exerceraient-ils une séduction même sur leurs semblables ? Il faut savoir vivre seul comme les étoiles, être comme elles des mondes indépendants, sûrs de leurs orbites, pour posséder l'attraction qui perturbe, entraîne et retient. Mais Tolstoï est le moins intellectuel des romanciers, il n'a pour cerveau qu'une conscience. On peut être sûr qu'il n'a aimé qu'à la Posnicheff.

Samedi 31 mars.

L'énervement que j'éprouve, la préoccupation, la tristesse en m'oubliant dans une étude lente — traduction littéraire de Nietzsche, Tacite, Shakespeare, annotation de Spencer — tout cela c'est une preuve qu'il faut secouer le vieux joug. Ma vie de bénédictine est finie, je l'aimais comme chemin, et si j'avais le but, je l'aimerais comme promenade, mais je n'en veux pas pour orbite !

Je ne veux plus vivre que pour écrire et pour me réparer. Avoir du talent et lire sur les lèvres. I si no no.

1er avril.

Dieu ! que j'aime le prince de Ligne. C'est de l'Athos et du XVIIIe siècle en plus. C'est même Athos et Bragelonne ces princes de Ligne, père et fils. Mais avouez-le donc qu'il n'y a que les gens d'esprit qui sachent s'aimer ! Eux seuls peuvent ressentir tout le charme d'un être. Voyez ces trois intellectuels, la Trinita Stessa, disait un cardinal : François Ier, Louise de Savoie, Marguerite d'Angoulême. Nous aurons beau faire les naïfs, on n'aime que l'intelligence. Elle est la splendeur morale et physique, car elle n'est pas elle-même si elle ne communique au moins la beauté du mouvement, du regard et de la voix, la beauté éloquente par définition.

Le socialisme, comme paradis. Beaucoup plus parfait, mais on regrette la terre.

2 avril.

J'ai lu un article de Mirbeau : « Propos galants sur les femmes ». Ce sont des plaisanteries assez grossières, assez masculines contre le féminisme.

Comment n'imaginent-ils pas, *qu'au point de vue maternel même*, une femme doit avoir dans l'existence une vie, des habitudes et des aptitudes « par

delà » ses enfants ? Des enfants distingués n'auront pas facilement une adoration enthousiaste pour la bonne mère à qui ils serviront de prétexte d'existence, qui vivra de leurs gilets de flanelle et de leurs potions, de leurs problèmes et de leurs commérages, de leurs 10 et de leurs nominations, de leurs examens et de leurs projets matrimoniaux.

Lisez, au contraire, les lettres d'Auguste de Staël après la mort de sa mère, disant combien leur vie de famille était tombée, plus une conversation, plus un intérêt.

Et comment les hommes ne sentent-ils pas que l'amour doit grandir avec la femme ? On dirait qu'ils vengent, sur la femme intelligente, les sottes qu'ils ont été contraints d'aimer.

Mais la remarque que je tenais à faire est celle-ci : la plupart de ces littérateurs, qui raisonnent sur le féminisme, ne sont pas des hommes du monde où l'homme et la femme se voient de plain-pied.

Les premières littératrices furent de grandes dames et cela ne gêna nullement leurs camarades de salon qui les encourageaient.

Quand Catherine II voulut commander sa flotte, elle s'informa si on ne la trouverait pas ridicule. Ces messieurs répondirent que cela dépendrait de la manière dont elle s'en tirerait.

Je sens dans l'opposition masculine au féminisme

quelque chose de peuple, une habitude de voir la servante, la ménagère dans la femme. Un gentleman qui a toujours vu sa mère faire brillante figure au milieu d'hommes distingués, le fils d'une pairesse in her own right, un ministre comme lord Melbourne qui eut « mieux aimé avoir affaire à dix rois qu'à une reine » tant le scrupule royal lui semblait consciencieux à l'excès chez Victoria, ces gens-là voient moins de drôlerie dans le féminisme.

Vendredi 6 avril.

Où voit-on l'âme ? Pas même dans les yeux. Le regard, l'expression des yeux, *ne vient pas de l'œil.* Elle est très difficile cette devinette d'un journal : reconnaître l'œil d'une tête connue, et encore donne-t-on les paupières et le sourcil. Il suffit d'un peu de rouge et de blanc sur les joues, d'un peu de noir aux sourcils, pour n'avoir plus les mêmes yeux.

12 avril, jeudi saint.

Je suis lasse de faire semblant d'avoir quelque chose à faire ! Je me lève par préjugé, par imitation, car je ne me réveille à rien.

Comment cela peut-il venir ainsi, sans avertissement ?... C'est aussi brutal qu'une fusillade... La mort sans phrases, la mort vivante !... Nous n'aurons plus rien de ce que nous désirons, dussions-nous vivre cent ans !

La « Mélancolie » que j'imagine désormais dépasse toute conception... Oui, la toile retracera et me jettera au visage cette grimace de moquerie ou de douleur qu'on appelle le rire, et quiconque la verra, homme ou femme, pour peu qu'il ait eu un chagrin dans sa vie « comprendra son langage, comme dit le poète, et sentira devant elle la solidarité du désespoir. »

Le bonheur ne vaut pas la peine qu'il coûte, la peine d'attendre. Il est probable que la vie me réserve des heures plus acceptables, mais si belle, si lavée que soit la coupe dans laquelle on a pris une drogue...

Je vis complètement seule ; c'est un mal, mais qui rend de plus en plus difficile sur le goût de son remède. Je sors seule par les rues désertes, et je vais à mes terrasses m'enfermer à double tour entre ciel et eau. Assise sous mon ombrelle, je regarde le ciel, la côte et la rade et puis je marche longtemps régulièrement, une des choses qui me font le plus de bien, le « spaciement » des chartreux.

Mardi 18 avril.

Et déjà nous repartons. Je ne fais pas une allusion à ce départ. J'ai horreur de ce qui se termine, clôt une période, nous fait assister au glissement du présent dans le passé.

Je n'ai rien fait de ce que je voulais faire... Je ne saurai donc faire acte de décision et de persévérance que dans les projets et les études qui ne me servent à rien...! Je lis désespérément ce qui est détestable. Non, non, pas comme Amiel, n'être bonne qu'à écrire son journal toute sa vie!

Ne pas faire quelque chose qui puisse être jugé supérieur par des êtres supérieurs, c'est ce que je ne me pardonnerais pas.

19 avril.

Je vais mieux, mes yeux sont mieux. Si loin encore d'être de bons yeux, ils me rendent tant de choses! Cela n'eût rien été de n'être que sourde.

Jeudi 26.

Mariage de Margot de M... hier. Mlle Chevert, la grande couturière, était venue m'habiller, me poudrer — la première fois de ma vie — etc. On arrête

Mme B... dans la rue : Vous qui aimez tant Mlle Lenéru, vous devez être contente... une amie nous tombe, je n'ai pu résister au plaisir de venir vous le dire. Ils sont tous arrivés comme des fous : Oh ! Marie, Marie...

La vérité est que j'aime assez ces points de repère, ces occasions de me mesurer. Je ne m'abîme donc pas trop ?

27 avril.

Et pourtant — j'ai peur que Dieu ne m'entende — j'ose presque dire que je ne regrette rien. Sans cataclysme, ou je serais carmélite ou, amusée de succès provinciaux, avec mon accommodante gaieté, je n'en aurais pas demandé plus, j'aurais « oublié que le Gange existe », je n'aurais pas cette fièvre en relisant les *Déracinés* de Barrès, cette émotion en reprenant pour la vingtième fois Marc Aurèle, cet apaisement quotidien en faisant mon bréviaire de Leconte de Lisle, je n'aurais pas ma préservative horreur de la femme. Cet être dont la mentalité et le reste n'excédent pas le journal de mode, avec, je le veux bien, ses dépendances, sa causerie du Docteur, ses travaux d'aiguille et son carnet mondain, ses « cœurs brisés » ou sa « mer bleue », car voilà toute la femme, et pas même comme elle est, mais comme elle se rêve !!

1er mai.

Les lettres de Renan à sa sœur, si elles n'étaient pas de lui, ce serait bien ennuyeux. Il a beau dire, ce n'est pas saint Sulpice qui lui a appris à écrire. Il est impossible de tomber sur des lettres plus séminaristes ! Quand il parle à Henriette de projets d'avenir et de réunions : Tu en étais toujours partie intégrante !.. Quand on sort du XVIIIe siècle et du prince de Ligne ! Et comme ces malheureux devaient s'ennuyer mutuellement, Henriette n'a pas un récit de Pologne. Ils se répètent à satiété.

Il est intéressant de rapprocher les impressions de séminaire de celles de Lacordaire : « Vous ne savez pas un de mes enchantements, c'est de recommencer une jeunesse. Je me plais à me faire aimer, à conserver, dans un séminaire, quelque chose de l'aménité du monde. » Ceci est de Lacordaire, bien entendu. Il faut charmer pour être charmé.

3 mai.

Aujourd'hui j'ai vu la *surface* de l'eau, l'horizontalité de la rade. Le château reprend son air de pierre, c'est comme si le tact était rendu à mes yeux.

Je croyais si bien me souvenir ! En dix ans j'ai tout oublié... Comme je sens que j'ai été morte, je

n'ai pas la sensation en retrouvant la vie de sortir de moi, mais d'y rentrer.

« Quand je me résignais
déjà, la croyant morte,
c'est mon âme d'enfant
qui ressuscite en moi. »

Brutul, 4 mai 1900.

Je n'étais pas une nerveuse mais je prends des nerfs esthétiques plus crispés que les autres. Un mouvement humain autour de moi, s'il n'est pas la justesse et la décision même, me martyrise.

Etre en voiture, en chemin de fer avec une personne qui ne garde pas l'immobilité, c'est à se jeter par la portière !

Les femmes surtout ne savent ni se mouvoir, ni se tenir en équilibre. Cela dénote des âmes grouillantes. La belle immobilité est faite d'une décision égale au mouvement actif et précis.

5 mai.

J'ai lu, comme en sursaut, les deux articles de Barrès sur l'Impératrice d'Autriche. Je suis frappée de l'éloquence des citations. Plus je les fréquente, plus

je me persuade que les ascétiques ne se développent que par l'intelligence qu'ils tiennent pourtant à mépriser. Là où il y a de fortes vies intérieures, vous trouverez toujours *des mots*, qui sentent non seulement l'intellectualité, mais le choix, le sens littéraire.

Dimanche 6.

Si je possédais un orgueil imperturbable, ce serait la santé parfaite. Mais j'ai la manie de la relativité, je suis très capable de me mesurer et de me situer comme un numéro sur une planche de musée et n'être pas la première m'ôte le moindre désir d'être la seconde. Mauvaise habitude de la perfection ascétique, besoin de créer son immortalité aussi élevée que possible.

J'ai beau penser comme Rabelais, « autant vaut l'homme comme il s'estime », la nette brutalité de Baudelaire m'a plu : « Un homme est l'égal d'un autre qui le prouve. » Et j'ai médité Amiel : « On croit se connaître, mais tant qu'on ne sait pas *sa valeur comparative* et *son taux social*, on ne se connaît pas assez : tant qu'on méprise l'opinion, on manque d'une mesure pour soi-même, on ne sait pas sa puissance relative. »

11 mai.

J'aime peu « Chérie » de Goncourt. Tous ces hommes voient un tas de nervosités, d'*indécence* dans la femme. Je n'y reconnais pas une de mes amies. D'autre part je me mets à déconsidérer les Goncourt que j'ai tant adorés. Ce sont des femmes et quel amour du chiffon ! On est étonné de ce qui leur a suffi dans le cours de leur existence.

Voyages, philosophie, musique, ces trois premières cultures de l'homme leur sont étrangères. Peut-être que trop vivre par l'œil, dans un parti pris d'objectivité, vous relie trop au premier venu.

Mes affinités actuelles vont à d'Annunzio. « Vous le savez, mon amie, je ne sais bien parler que de moi-même ». A Barrès. « Le plus objectif des hommes, il ne se désintéressait de soi-même qu'en faveur de rares personnages avec qui il se croyait d'obscurs rapports. »

15 mai.

Il vente en tempête. Les arbres ont l'air de se confier des histoires drôles et de ne pouvoir garder leur sérieux.

16 mai.

Oh !... Est-ce que cela va durer longtemps comme ça ? Depuis mon retour du Trez Hir en octobre, quand j'arrivais bien décidée à me voir grandir tous les jours, plus de sept mois, et rien de prêt, rien d'à peu près bâclé !

17 mai.

Comment écrirais-je un roman, moi qui n'en ai jamais rêvé pour moi ? L'héroïne d'une idylle me sera toujours étrangère. Je n'arrive pas à travailler, j'éprouve un scrupule à sortir de moi-même, je devine qu'il s'y passe des choses plus intéressantes, plus graves, plus absorbantes.

19 mai.

Y voir ! Je mesure mes progrès à ma respiration, pour voir de combien elle est plus large... Et puis je me demande s'il y en a bien pour un an d'existence, car c'est avec toute ma vie que je paie mes yeux.

Jeudi 24 mai.

En allant à la messe pour l'Ascension dans les petits chemins, le long des parcs, jaquette marine luisante comme une peau de phoque, cravate Robespierre éblouissante, je me sentais légère, relevant ma robe qui s'enlevait comme rien dans le glissement facile des dessous de taffetas, découvrant mes hautes bottes serrées et longues.

Me rendant compte de l'état des chemins, d'élément ambigu, je me retourne et sers, à ces dames, l'expression franc-comtoise qu'on vient de m'apprendre et qui fait mon bonheur : Ah ! nous allons *tripper dans le gouillat* ! Ces dames rient et moi aussi. Alors remous furieux : Oh ! seigneur, pouvoir être gaie ! que ce soit fini de l'éternelle pression sur les tempes. Oh ! l'allégresse physique d'une vraie minute gaie !

Et je l'imaginais dans sa normalité saine. Je marcherais dans ce chemin à côté d'un homme élégant et spirituel comme moi. Il aimerait, comme moi, les vanités et les vérités de la vie... Soudain l'horrible détour, je sers la merveille d'expression qu'il ignore. Double rire, nos grandes tailles se secouent par le chemin comme un balancé de quadrille. Il dit : comme vous riez clair et juste, vous avez le

rire persuasif — et je réponds : c'est qu'il n'y a rien de meilleur, de plus intelligent, de plus merveilleux que le rire !

Lundi 28 mai.

On parlait des sensations tout à fait instinctives, animales, éprouvées devant les œuvres d'art — je n'ai pleuré qu'une fois au théâtre, au lever du rideau du *Médecin malgré lui* ! C'était ma première rencontre — sur la scène — avec Molière. Ce sont tous ces costumes Louis XIV, l'idée je pense, que tout cela était fini, vécu depuis longtemps et devait sa réapparition, sa seule immortalité concrète au savoir-faire d'un comédien. J'ai eu, à ma réelle surprise, le malaise des larmes, j'ai immédiatement senti la dignité de Molière, il a commencé par m'imposer.

C'était en 93, je crois.

29.

Mon anémie morale dépasse toutes les bornes. Chez moi je la combattrais par le thé, mais le *grand secours* est plus sain : on regarde sa montre et l'on part au pas accéléré dans une longue allée toute droite. Le premier quart d'heure, la tentation de stopper

vous prend à chaque dernier arbre. Au bout d'une demi-heure, l'état d'âme commence à évoluer. On respire de toutes ses narines, la fatigue disparaît, on s'allège extraordinairement et l'on espère avec violence. Le ferme propos croît de minute en minute, la volonté s'étire et montre toutes ses dents. Les déterminations se succèdent, précises, intelligentes et l'heure sonnée on rentre souple, reposée, avec des yeux qui dévorent tout et une bienveillance charmante pour ceux dont on n'a pas besoin.

Quand on ne peut pas se distraire par le bonheur il faut se mouvoir. Le mouvement est ce qui ressemble le plus à la joie.

30 mai.

J'ai fait venir tous les Barrès. Il aime tous ceux que j'aime, l'Impératrice d'Autriche et Marie Bashkirtseff, mais ses livres sont trop jeunes ; ils n'ont pas la « sincérité de la mort ». Barrès vaudrait de connaître les vrais contretemps, il ne s'est pas encore ennuyé, son mépris l'amuse trop.

Je sais que mon abus intensif de la solitude n'est pas la condition la meilleure pour bien mépriser les autres, mais j'ai besoin des Barbares.

C'est toujours la même histoire : « Dans le monde tous les retours sont pour le couvent. Au couvent

tous les retours sont pour le monde». J'ai besoin des autres, je ne voudrais rien retrancher de ce qui peut diversifier l'existence, je ne sais ce que j'aime le mieux des vanités ou des vérités, mais il faut aimer les êtres au moins comme on aime les choses. On ne peut nier qu'ils ajoutent à notre sensation de la vie et l'orgueil de Platon est moins dupe que l'orgueil de Diogène.

Enfin je tiens aux autres parce que *j'ai peur*, peur du néant qui n'est pas plus au delà de la mort, que l'éternité n'est au delà du temps.

Lundi 1er juin.

Si l'on pouvait vaincre ce que chaque mouvement, même déterminé, contient de nonchalance, si l'on pouvait délester chaque minute, même fiévreuse, de ses millièmes d'oisiveté... ce serait l'éternité en profondeur.

Je suis poursuivie par cette idée de *perfectionner l'instant*, de débarrasser chaque particule d'existence de cette loi de pesanteur, qui fait que la paresse « usurpe sur toutes nos actions » nos pensées, nos vibrations, nos ondulations de toutes sortes et que, d'un bout à l'autre, nous dormons la vie !

L'incurie humaine... ce qui m'aura le plus étonnée

sur la terre. Personne ne semble ému de laisser dans la mort tant de possibles qui nous effleurent, nous éventent de leur fuite, qui pourraient être nous, le plus beau de nous-mêmes et qui ne seront jamais.

Il n'y a dans la vie que ce qu'on met dans l'instant. Nous sommes trop lents, il faudrait apprendre à vivre à poids égal dans un mouvement de plus en plus rapide, pour voir jusqu'où cela irait... « Je la veulx étendre en poids, je veux arrester la promptitude de sa fuyte par la promptitude de ma saisie et par la vigueur de l'usage compenser la hastifveté de son écoulement... à mesure que la possession de vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde et plus pleine. »

Est-ce tout ce que je souhaite à la veille de mes 25 ans ? Non, et les choses intérieures ne suffisent pas plus que les autres. Elles ne sont pas plus sérieuses. On peut en avoir un peu plus d'orgueil, c'est leur aigre supériorité.

Résolutions :

Je lirai moins. Je méditerai tous les jours ici sur moi-même, ce sera l'examen de conscience.

J'écrirai tous les jours dès que je serai au Trez-Hir. 3 heures de matinée, par hygiène, pour me fouiller complètement.

Avoir toujours, pour y mordre au besoin, un philosophe ou un savant quelconque, toujours des

mémoires et tous les poètes. Quelque chose d'anglais, d'allemand, de latin et d'italien.

Pratiquer beaucoup les délais fixes.

Ajourner mes achèvements, sans sursis.

Même jour.

Trois quarts d'heure de «spaciement» dans le jardin où il fait froid comme l'hiver. Sous les nuages épais, sans réverbération aucune, tout est net, incisé dans la lumière égale. De loin la grande allée, doublée de sombre, est comme la lisière d'une forêt.

Je fais la veillée d'armes de mes 25 ans et ne veux pas lire. Depuis hier j'ai un élan à mettre en deux jours ce que je n'ai pas mis dans mon année perdue.

Grande Sainte Catherine me voilà des vôtres...« A chercher ta part de femme tu n'aurais eu que des déceptions.» Est-ce que je le pressentais quand à dix ans j'organisais déjà mon célibat ? La vérité est que je n'y ai jamais réfléchi, mes préoccupations ont toujours été si différentes.

Aujourd'hui seulement je me demande si je dois le regretter. Amiel, assez dangereux comme tous les ratés, a dit : « Le meilleur chemin de la vie, c'est encore la voie régulière qui traverse à l'heure utile toutes les initiations... Les chemins de traverse tentent, par

quelque motif apparent, mais il est rare qu'on n'ait pas à regretter de les avoir pris. »

... Si je désire élargir mon existence par la notoriété, ce n'est certes pas pour la récompense de « la gloire », mais par la curiosité de me trouver peut-être, alors qu'il en est temps, en présence de tentations supérieures...

3 juin.

Matériellement, visiblement, il y a en moi une force centrifuge. Ma chaise est toujours à l'écart pour ne pas tenir sous le nez des autres l'indifférence de ma lecture. En bas ils sont une « party » et me voilà ici. Je me mets à aimer quelque chose dans cette fuite. Certes, elle ne peut pas être le terme ! mais j'aime y voir une belle préparation, il me semble être précieusement gardée. Pourquoi ?

5 juin.

L'intelligence et la conscience de soi, seront toujours préférées et mieux respectées que la plus divine bonté.

On ne peut imiter, même sans le savoir, que pour surpasser.

Jeudi 9 aout.

Oh ! la pauvreté, l'aveulissement, la honte de la quotidienne vie orale.

Ce que les hommes se disent !

10 août.

Je ne crois pas à l'orgueil, c'est un péché inventé par humilité. Le jour où l'on voudra bien ne plus prendre, pour de l'orgueil, l'irresponsable suffisance des sots, on s'étonnera du peu qu'il en restera.

L'orgueil et l'humilité sont des jugements de l'homme sur soi-même. Ils peuvent être faux et ignorants suivant la structure du cerveau qui les produit, ils ne peuvent être coupables ou vertueux.

A égale valeur mentale, il est impossible à un homme d'être plus humble qu'un autre. La différence d'attitude tiendra à mille autres choses qu'au « sentiment qu'il a de lui-même » et sera toute superficielle.

Maintenant, en admettant qu'il existe un orgueil du charbonnier, il ferait preuve alors d'une telle modération qu'il faudrait le respecter comme sa foi et qu'il représenterait le comble de l'humilité :

Moralité : les gens orgueilleux ont de bien petites prétentions et les prétentions n'ont sûrement pas d'orgueil.

Donc l'humilité est sauve.

J'aime les livres qui d'un bout à l'autre semblent parler à mi-voix. Sinon, c'est le tambour public.

J'ai en moi une illusion, sinon de liberté, au moins d'indifférence, qui est ma plus grande résistance au déterminisme.

Dimanche 12 août.

Nous ne nous faisons à rien, l'habitude ne nous facilite rien, le temps ne répare pas. Les répercussions de tout mal sont infinies, nos pertes absolues; seulement nous sommes distraits, inintelligents, étourdis comme des singes, trop grossiers pour souffrir autant que nous le devrions. Nous nous consolons par erreur.

On a beau être si fortement trempé de gaieté qu'on se croit imperméable, la tristesse gagne lentement. Je vais mieux et le retour à la lumière ne m'apporte pas de joie. Je suis plus triste que l'année derniére, qu'il y a cinq ans, qu'il y a dix ans quand en pleine surprise de catastrophe.

Par moments je me secoue : Enfin que me faut-il ? Je suis de bonne volonté, je ne demande qu'à ne plus

faire de tragédie, et pour rien au monde je ne voudrais de la vie de ces gens qui sont heureux. Pourquoi ne suis-je pas gaie ? C'est qu'il n'y a pas ceci ou cela, il n'y a pas le bonheur, il n'y a pas l'amour, il y a *la vie*. Et la vie c'était moi. Ne jamais être atteinte de si près. O gaieté bienheureuse, vous n'êtes que bruit, lumière et mouvement ! Je ne peux pas écrire littéralement de la fiction, parce que je ne peux pas me quitter.

Des levers de lune si froids ! Un violet impérial d'Extrême-Orient et le zénith verdi comme un vieil ivoire, le glaçon lunaire dérivait là-dessus, informe, bossué.

Grande marée, plage remplie comme une coupe. La grande plaine vide pousse en avant sa tranquillité, la baie est plus en ordre. La mer atteint le pourtour, le bourrelet de sable, la plage et l'eau sont hermétiquement jointes, et les grandes profondeurs sont tout contre, comme à bord, la dune un pont de vaisseau. Pas de lames, le vent pèse là-dessus. De lents festons glissent de côté, passent devant vous, l'un après l'autre, comme un courant de rivière.

Mercredi 15 août.

Ils subordonnent toujours l'intelligence au cœur. O entêtement ! Mes observations sont faites : sans

raffinement de lettré, point de délicatesse. S'ils savaient comme ils me choquent souvent avec tout leur cœur ! Oui, comme ils choquent mes sentiments sincères et profonds.

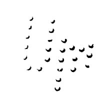
Ce n'est pas la religion de la responsabilité ou de la volonté qui me rend laborieuse la conception, ou plutôt l'imagination du déterminisme, mais un si profond sentiment d'indifférence ! Vraiment les morts se taisent trop en moi. Mon atavisme ne m'a pas assez déterminée, il me laisse souvent dans l'embarras.

D'ailleurs le déterminisme doit pouvoir amener des libertés accidentelles. Les hérédités finissent par tant se croiser et s'annuler... à force d'avoir été déterminée dans tous les sens, notre volonté, venant de si loin, est peut-être plus consciente et plus avertie, plus avantageuse qu'elle ne le serait dans le libre arbitre.

Lundi 20 août.

La tristesse m'ennuie. Je me suis réveillée ce matin ne comprenant pas encore la nécessité de vivre. Cela agit sur les facultés locomotrices, la paralysie me prend au milieu d'un mouvement.

Rien n'arrive, rien ne passe. Je n'ai pas la sensation de changer de journée, je me retrouve tou-



jours les deux pieds sur la même minute. D'ailleurs je ne m'aime pas, je ne sais pas comment je suis plus tourmentée de moi que d'une autre.

Maman me disait qu'elle s'était fourvoyée dans un article : J'avais beau passer, passer, plus je passais, plus c'était bête !

Aline disait que les hommes se mariaient moins et je réponds gravement : les femmes aussi.

Il est joli, pas brillant et odieux, l'air canaille, dit maman et j'ajoute : oui, et canaille pas sympathique.

Sur le trottoir avec M..., costume blanc, revers noir, mon uniforme d'Aiglon, rien dans les mains, pas d'ombrelle. Un homme arrosait, M... sur mon passage a relevé de sa canne la pomme de l'arrosoir. L'homme allait protester, il lève le nez et nous regarde passer. Les plus subtils hommages mondains vous plaisent moins que cela.

Il est délicieux de passer en public avec un être, homme ou femme, de votre race et de votre allure. C'est surtout dans la marche qu'on jouit de ces affinités. Instinct de gratitude envers les corps qui se meuvent à votre manière, qui furent lancés dans la vie sous le rythme d'une même loi.

Bien en dehors de l'amour, le réseau sensuel des sympathies physiques nous emmaille, nous isole ou nous relie.

18 septembre.

Je revois les étoiles. Je ne demande plus si elles sont rondes ou si elles ont des cornes. L'autre soir, pour la première fois depuis dix ans, j'ai respiré le ciel entier.

Je tiens à l'argent. Ce qu'une jeune fille désintéressée a de mieux à faire, si elle aime un jeune homme pauvre, c'est de se refuser énergiquement à encombrer sa vie. J'aurais été bravement au mariage de vénalité. Riche, une femme intelligente peut toujours mener une vie distinguée, généreuse et influente, ce qui est plus beau, après tout, qu'une existence vulgairement heureuse.

En revanche, je trouvais une femme plus liée par le mariage d'argent que par le mariage d'amour : dans le second cas affaire d'honnêteté, dans le premier d'honorabilité.

Marie que mon scepticisme impatiente : — c'est une vraie pragmatique qui s'occupe d'un tas de choses — a fini par me dire que pour avoir des idées raisonnables il faudrait que je sois trois jours une vache !

— Oh ! je me jetterais par la falaise. »

C'est ce qu'elles font toutes ici. Suicide ou accident ? Aussi je ne m'assieds pas sur la plage sans dire: J'ai peur qu'il ne me tombe une vache sur la tête !

Brest, rue Voltaire, 2 octobre.

La valeur des souvenirs, le bonheur dans le passé, viennent de ce que nous les *acceptons*, comme tout l'absolument irrévocable. Jamais nous ne consentons au présent, nous n'y sommes presque pas. Par notre adhésion complète, nous pourrions lui donner la douceur nostalgique des choses profondément enfoncées en nous, des réminiscences.

La convalescence et le charme identique en sa passivité du voyage, du *trajet*, nous montrent bien, par contraste, que nous n'acceptons pas les autres moments de notre vie.

J'aime ces vieilles chambres dans les vieilles maisons des vieilles personnes. Elles sont rouges ordinairement, et empire ; elles donnent sur des cours, le plafond est très haut et il y fait noir. Elles contiennent beaucoup de choses parce qu'elles sont aussi, au-dessous, des chambres de débarras. Une chambre élégante et moderne, je la discuterais ; ici, ce sont des choses acceptées, des chambres mortes et on les aime définitivement comme le passé.

Comprendrai-je jamais qu'un homme intelligent aime la pêche ? Joubert dit que le plaisir de la chasse est le plaisir d'atteindre. Eh bien, le plaisir de la pêche est le plaisir d'attendre !

5 octobre.

L'abus des images et des mots trop littéraires, style cabot. Quel honnête homme n'y peut arriver aujourd'hui à écrire sa page de bon Lorrain, de bon P. Adam ? Plus simple, toujours plus simple. Eviter le verbiage, même esthétique.

8 octobre.

Naïf de croire que, parce que vous avez échelonné les étapes de telle manière, celle-ci est plus avancée que celle-là, de croire les autres en retard sur vous, de dire « vous en viendrez là », de se croire soi-même plus avancé à une heure qu'à une autre. Nous ne croyons plus au progrès pour l'humanité et nous y croyons pour l'individu !

Nous changeons, voilà tout, mais nous n'y gagnons rien, pas même l'expérience, ce pis aller des prétentions.

Paris, hôtel, 18 octobre.

Ceux qui méprisent l'ambition.

« Ich verachte dein verachten. » Le but de telle ambition peut être méprisable, mais l'ambition seule

le dépasse. Peut-être que je ne désire rien de ce qui donne l'ambition, mais je ne pourrais pas vivre sans être ambitieuse. Je ne conçois la vie que comme une série d'échelons à gravir. Le changement est une nécessité humaine ; pourquoi pas le changement en mieux ?

Grand Dieu ! qu'avons-nous à faire en ce monde si nous ne sommes pas ambitieux, ambitieux du bonheur le plus difficile ? Et comme, au bout du compte, l'opulence et les grandeurs sont des voluptés qui ne se livrent qu'aux très forts dans le struggle for life, étant les plus disputées, je ne vois aucune raison de ne pas faire à ces dépouilles opimes une large part dans nos appétits.

Oui, il manque souvent beaucoup à ceux qui réussissent, mais il manque toujours quelque chose à ceux qui échouent.

Nous avons trop déprécié le succès, c'est très petites gens.

Je me traite comme je ne me suis jamais traitée. Un furieux parti pris d'être contente. Je ne veux pas être misérable par habitude, par inertie. C'est un perpétuel éveil de contradiction : Si ! Si ! Il faut être contente !

Je veux croire en moi, en mon avenir, comme un imbécile ! Je me défends de le juger sur le présent. Et pour celui-ci, je ne lui demande d'être qu'un degré,

mais un degré que je ne détesterai pas par routine, par préjugé d'antipathie.

A la centennale, les paysagistes : Corot, Daubigny : la Mare. Une rivière et ses arbres dans le brouillard de Huet, et surtout, par-dessus tout, Millet, le Laboureur remettant sa veste ! Je n'ai jamais reçu une telle impression de soir. Et l'étoile au bord du nuage, elle est si vespérale ! Ce n'est pas une étoile comme les autres, une étoile à grande veillée. On sent qu'elle aussi va s'en aller comme le laboureur, qu'il n'y aura plus rien dans le tableau..

Mon retard sur la vie, en voyant les autres avancer en dehors de toute réflexion, de toute conscience de regret, l'angoisse du rattrapage impossible comme dans un cauchemar. Part du feu, dix ans de brûlés et quelle dizaine !

Savoir prendre son propre masque.

Par-dessus tout on veut être simple. On nous en sait tellement de gré. Ah ! l'adroite combinaison : ne pas être gênant, car le naturel n'a droit qu'à la bonhomie. Eh bien ! pas du tout, voulez-vous du naturel authentique ? Considérez s'il vous plaît les animaux. Quelle répercussion véridique de leur âme à leurs yeux, à leurs gestes, à leurs bâillements !... Au fond ils manquent de bonhomie, n'est-ce pas ?

Samedi.

On parlait du « jardin secret » que je ne connais d'ailleurs pas, mais j'ai dit que tromper les autres pour leur bonheur, c'était commettre une indiscrétion, que nous n'avons le droit de frauder personne dans ses rapports avec sa destinée.

25 décembre.

Au Bon Marché, comptoir des jouets, il y avait un homme très chic, une femme, une belle-mère, tout cela riait. Cette scène de famille m'a rendue sombre. « Nous entrons dans l'âge des tristesses continues, » disait Flaubert. Quel âge me croyez-vous donc, mon Dieu ?

27.

« Il n'est pas un condamné à un nombre quelconque d'années de travaux forcés qui admette son sort comme quelque chose de positif, de définitif, comme une partie de sa vie véritable. C'est instinctif, il sent qu'il n'est pas *chez lui*. »

« Et je voudrais vivre encore après ma sortie du bagne ! »

Comment ai-je attendu si tard pour lire la *Maison des Morts* ? Seulement une chose me gêne : d'une pareille aventure, Dostoïewski n'a donc sorti que cela ? Il y en a pour un an de bagne, il n'y en a pas pour dix !

Il en est encore à cette vanité irréfléchie de la souffrance, à ces petites épargnes de la douleur qui consolent tout le monde. Il devait être peu intelligent, malgré tout son talent, impression que me donne aussi Tolstoï.

FIN DU TOME PREMIER
